

POESIA



RASSEGNA INTERNAZIONALE
DIRETTA DA

15-
F.T. MARINETTI

Anno IV.

MILANO REDAZIONE
VIA SENATO 2

ALBERTO
MARTINI
+ 1905 +

Settembre

N. 8

1908

IL GRANDE CONCORSO

DI “POESIA”

con premio di Lire 3.000

per un Romanzo italiano inedito

si è chiuso il 30 agosto u. s.

Nel prossimo numero daremo ampia relazione del successo straordinario di questo nostro concorso.

IL DIRETTORE
F. T. MARINETTI.

IL TRIONFALE SUCCESSO

DI " LES DIEUX S'EN VONT,
D'ANNUNZIO RESTE "

(Giudizi della stampa e di Arturo Graf,
E. Scarfoglio, Giovanni Verga, Ada Negri, G. Marradi,
J. Richepin, L. Millevoye, J. Claretie, L. Tailhade, ecc.)

ARTURO GRAF A MARINETTI

Illustre Signore,

Di ritorno a Torino dopo lunga assenza, trovo i due volumi di cui *Le piacqu* farmi dono.

Gliene porgo le più vive grazie. Mentirei se dicessi che la sua poesia desta in me sempre adesione e consenso. Siamo due temperamenti molto diversi. Ma io ammiro, pienamente ammiro, la sua potenza fantastica ed evocatrice, la copia, il colore, lo sfolgore delle sue immagini, l'impreveduto del suo linguaggio, e la miracolosa scioltezza con cui Ella si muove in mezzo a tutte le sue poetiche ricchezze.

Applaudo incondizionatamente a quanto Ella dice di Gabriele D'Annunzio. L'ironia è squisita. La critica acuta. Le ragioni dell'irrimediabile debolezza del teatro di lui sono messe a nudo con mano maestra. Una cosa sola non intendo: cioè come dopo aver regalato all'immaginifico i titoli di fumiste, Casanova, Cagliostro, arriviste e courtisane, Ella possa dire di provare simpatia per lui. Avviene forse talvolta, nel linguaggio degl'ironisti, che simpatia stia per ripugnanza? Io, quanto a me, trovo quel Barnum (un altro titolo

che Ella gli regala) superlativamente disgustoso e perfettamente ridicolo.

Con rinnovati ringraziamenti, e coi più sinceri augurii, La saluto.

Suo

Arturo Graf.

EDOARDO SCARFOGLIO A MARINETTI

Mon cher Monsieur Marinetti,

Je vous remercie de votre aimable envoi. J'ai lu avec intérêt vos deux derniers volumes et je vous en félicite sincèrement; mais je vous prie de croire que je n'ai jamais tenu, au sujet de la Nave, les propos désobligeants et irrespectueux que vous m'attribuez. Je ne croyais pas au succès de la pièce, mais j'ai été heureux, au moins autant que le poète lui-même, de voir mes pressentiments démentis par l'enthousiasme frénétique du public.

Et, maintenant, mon cher Marinetti, veuillez satisfaire une curiosité: pourquoi écrivez-vous en français? Êtes-vous français?

Si vous passez quelquefois à Naples, venez me voir.

Cordialement vôtre

Edoardo Scarfoglio.

GIOVANNI VERGA A MARINETTI

Catania, 11 Agosto 1908.

L'altro giorno si parlava di Lei col Capuana, ed egli mi diceva un gran bene di questa sua Ville charnelle. S'immagini il piacere che m'ha fatto il riceverla adesso da Lei, che ammiro fin dalla Conquête des étoiles pel fervido ingegno e l'attività letteraria, e come mi propongo di gustarne la lettura.

La ringrazio del dono, caro Marinetti, e della costante benevolenza che mi onora tanto.

Saluti e congratulazioni cordiali dal suo

Giovanni Verga.

ADA NEGRI A MARINETTI

Valle Mosso, 20 Agosto 1908.

Illustre amico,

Di ritorno da Alissio, ove sono rimasta per più di un mese, trovo i suoi nuovi volumi. Quale meravigliosa attività, quanta forza e luce di poesia, che penetrante senso di vita!... Ho riletto con piacere i versi a me diretti, già pubblicati in Poesia, e che, con straordinaria potenza evocatrice, mi ricordano Motta Visconti.

POESIA

Le mando questi sciolti, un po' senza capo nè coda, pel prossimo numero di Poesia.

Con amicizia,

Ada Negri.

GIOVANNI MARRADI A MARINETTI

Mio caro poeta,

Voi mi regalate con signorile magnificenza, e io non posso offrirvi in ricambio che un semplice « Grazie », ma proprio dal fondo del cuore!

Grazie del libro di prosa, e grazie del libro di poesia, dove sono orgoglioso di ritrovare il bellissimo canto a me dedicato.

Poesia o prosa, ogni vostro libro porta il sigillo del vostro simpatico ingegno d'artista; ed io mi rallegro con voi della vostra geniale fecondità, e con nuovi ringraziamenti vi prego di avermi sempre per vostro cordiale amico.

Giovanni Marradi.

G. A. CESAREO A MARINETTI

Caro poeta,

E bene! il suo libro sul D'Annunzio è il ritratto più spregiudicato, più evidente e più vero che sia stato fatto di quel mirabile erede di Pietro Aretino e del cav. Marino. Il suo stile incisivo e preciso dà un prodigioso rilievo a ciascuna linea della bizzarra acquaforte: tutto parla, si muove, s'insinua, balza, sogghigna in queste pagine immediate e sincere, fatte d'impressioni più che d'osservazioni e in cui la funambolesca ironia della caricatura riesce più penetrante che l'acume raziocinatore della critica dotta.

Un poema veramente « principio di secolo » è La Ville charnelle. Dopo averlo

gustato, ci si sente ebbri, gli occhi formicolanti d'irradiazioni, il cervello infiammato, la bocca arida e sitibonda, come dopo un colpo di sole, di quel sole allucinante e pomposo che l'ha maturato.

Certo, la musa delicata e corretta del Lamartine lo canserebbe paurosamente; ma la musa rossa, eccessiva e violenta di Lecomte de Lisle gli sorriderrebbe come all'ultimo erede della sua gloria barbarica.

Grazie del dono, caro poeta, e gradisca che Le stringa la mano augurando.

G. A. Cesareo.

LAURENT TAILHADE A MARINETTI

Ostende, le 15 Août 1908.

Mille fois merci, cher poète. La Ville charnelle et D'Annunzio reste m'ont délecté par la forme et par le fond. Vous avez un don très italien d'ironie à froid et de gouaille complimenterieuse qui donne à vos pamphlets une saveur très caractéristique. Ajoutez à cela un jaillissement perpétuel de lyrisme que je ne trouve chez aucun des poètes vivants à pareil degré, Ce mélange de plaisanterie et de grandiloquence fait de vous un très personnel, un très grand écrivain.

Il y a de l'Aristophane dans Le Roi Bombance, l'extraordinaire fantaisie qui va de la Tentation de Flaubert à l'Ubu de Jarry en passant par notre père Rabelais, ce maître universel du rire et de la pensée. Vous avez habillé l'histrionisme de D'Annunzio, vous l'avez « chamarré de ridicule » plus ténace que le san-benito des inquisiteurs. Le tout avec une politesse délicieuse. Je crains bien que dans un demi-siècle il ne reste de ses ouvrages que les brocards dont vous les avez illustrés.

De cœur et d'esprit à vous,

Laurent Tailhade.

JEAN RICHEPIN A MARINETTI

Paris, 7 Juillet 1908.

Agréer, je vous prie, mon cher confrère, tous mes remerciements de votre aimable envoi, et, pour vos forts et originaux poèmes, mes très cordiales félicitations.

Dans un fond de valise, retournée par hasard, je retrouve quelques poèmes de mon prochain livre à paraître: Les Glas. Je choisis le moins mauvais et je vous l'envoie vite. Encore mille grâces, et bien cordialement à vous,

Jean Richepin.

LUCIEN MILLEVOYE A MARINETTI

Mon cher confrère,

Je trouve en traversant Paris votre Ville charnelle, que vous avez eu la délicate pensée de m'envoyer. Je l'emporte et je vais voyager avec elle: je vous remercie de me donner comme compagnon de route ce beau recueil de poésies (car chacune de ses lignes renferme une pensée poétique) dans lesquelles la nature vit et resplendit. Vous êtes un maître dans notre langue comme dans la vôtre. Aurai-je le plaisir de vous serrer la main cet hiver à Paris?

Votre cordialement dévoué

Lucien Millevoye.

JULES CLARETIE A MARINETTI

Cher Poète,

J'ai reçu à la fois de vous des vers exquis, un volume de critique tout à fait original et captivant et un admirable numéro d'une revue délicieusement imprimée et composée. C'est donc un triple remerciement que je vous envoie, et de tout cœur.

Vous êtes un poète qui charme et un critique qui égratigne. Mais la pourpre et l'éclat du style doivent empêcher la blessure de saigner. Le dieu que vous raillez vous doit une façon d'hommage bien fait pour caresser son amour-propre. C'est un feu d'artifice que vous tirez devant lui et tant pis si quelque fusée se mêle à son soleil! — Entre parenthèses, est-il vrai que M. D'Annunzio se nomme en réalité Rapagnetta, comme je lis ce matin dans un journal, lequel journal nous parle aussi d'un d'annunziste, M. Ildébrand de Parme, qui s'appellerait simplement Pizzetti? — Voltaire s'appelait bien Arouet, et, pour ses ennemis, Lamartine était M. Prat.

Mais, pour en revenir à vous, cher confrère, recevez mes compliments les plus vifs et les plus sincères et tous les bravos d'un lecteur tout dévoué qu'ont tout à fait conquis vos belles, originales et puissantes pages de noble ouvrier d'art.

Rien de plus entraînant que vos tableaux des funérailles de Carducci et de Verdi. J'ai eu l'honneur de connaître ce dernier dieu.

Cordialement à vous.

Jules Claretie.

COSTIS PALAMAS A MARINETTI

Athènes, 21 Août 1908.

Cher Poète,

L'envoi de vos livres m'oblige, m'honore et me remplit d'une rare joie. Merci infiniment. Il y a quelque temps, la lecture de quelques morceaux, malheureusement trop courts de la Conquête des Etoiles et de Destruction m'a fait rêver de vous ainsi que d'un poète à part, que son Pégase élevait au-dessus des routes battues. En suivant maintenant les sentiers sinueux, ondoyants et ensoleillés qui

menent à votre Ville charnelle. je bondissais à chaque instant, comme si je sentais au dessus et autour de moi « les frénétiques battements des ailes inspirées ». Walt Whitman, que vous me rappelez par la parenté que constitue peut-être, entre vous deux, d'une part la liberté hardie de vos rythmes, d'autre part la sereine impudicité de vos hymnes à l'amour sexuel, trouvait, pour jouir de la lecture des grands poètes, le décor convenable à chacun d'eux. Les vers de la Ville charnelle ne sont pas faits pour être récités entre les quatre murs d'un salon, ni sous les ombrages odorants d'un bosquet. Le désir me prend de déclamer vos vers, — qui ont toujours l'allure d'un vent impétueux — devant le grand large de la mer, pour en soulever les vagues sous leur souffle furieux. Vous avez, avec quelque licence toute orientale dans votre pensée et dans votre rhétorique, la passion de l'image inusitée; l'expression bien souvent dans vos vers évolue et devient un mythe. Vous me donnez l'impression d'un génie primitif — malgré votre modernisme — et, par essence, mytho-plastique. En outre, vos dithyrambes sont des signes caractéristiques de la noblesse de votre cœur qui salue vos maîtres et vos frères intellectuels. Ils révèlent en même temps, votre imagination dionysienne, toute enthousiaste et délirante d'ivresse. Quand à la symétrie et au calme apollinéens ils vous manquent totalement.

Pardon pour ces divagations d'un juge quelque peu compétent et obscur.

Le droit de vous parler ainsi, vous me l'avez donné par l'envoi gracieux de vos livres. Quant à votre œuvre de critique combattant contre D'Annunzio, je vous avoue que j'honore ce poète comme un artiste incomparable. Sa grâce quasi-byronienne me fascine. Mais vos pages

batailleuses ne se présentent pas moins devant moi comme des échantillons d'un grand esprit aristophanesque, quoique semées, çà et là, de quelques appréciations élogieuses envers le sujet de votre pamphlet. C'est ainsi que dans les comédies du grand satirique, aux cruautés du dialogue se mêlent parfois les chants suaves du chœur. Le chapitre sur le théâtre de D'Annunzio est un excellent morceau de critique pénétrante, et les quelques lignes laconiques que vous consacrez à Carducci évoquent superbement ce maître.

Je vous remercie, aussi, de tout mon cœur pour l'envoi de votre revue, où la divine Poésie trouve une installation magnifique. Enfin, je vous prie de vouloir bien accepter l'offrande de mon plus récent poème de longue haleine, en même temps un et multiple, que je vous adresse par ce même courrier.

Tout à vous, votre humble frère en la Muse et votre admirateur.

Costis Palamas.

Dalla « Gazette de France » :

Je ne jugerai pas le talent de M. d'Annunzio. Je suis sujet à caution. Je n'estime, en art, que la mesure et l'eurythmie. Certes, la nouveauté est légitime, mais seulement dans quelques nuances; car, pour le reste, elle n'est qu'une routine à rebours.

M. Marinetti, un Italien né en Egypte et élevé à la française, vient de publier sur D'Annunzio un petit livre (1) plein d'amour et de désinvolture.

Il a rencontré un jour son héros qui, après un échec dramatique, s'en allait, confit en flegme et en diplomatie. Mais Marinetti, qui est très curieux, ne laissa pas de remarquer, sur la lèvre inférieure du poète, les saccades d'un léger frisson nerveux. Et il nous dit drôlement que c'était là: comme une

(1) F. T. Marinetti: *Les Dieux s'en vont*, D'Annunzio reste. Dessins à la plume par Valeri. — Sansot, éditeur, 7, rue de l'Eperon, Paris.

petite bête sournoise, indomptable et quelque peu ironique qui grignotait à loisir le marbre de sa volonté.

Après cela, M. Marinetti examine assez sérieusement le Théâtre de Gabriele D'Annunzio.

Je tâcherai de résumer.

Ce Théâtre donc n'a guère empoigné le grand public que par surprise en de violents et grossiers coups de scène, d'autant plus inattendus et explosifs qu'ils sont précédés d'interminables tirades lyriques.

Dans la *Figlia di Jorio*, par exemple, on se demande pourquoi l'auteur a voulu prolonger tellement la scène excessive des moissonneurs ivres de luxure, de soleil et de vin, donnant l'assaut à la maison où la lamentable prostituée des champs est venue se réfugier. Les hurlements forcenés de ces ivrognes ainsi que leurs gestes finissent par fatiguer l'émotion et donnent le malaise.

A propos de la manière de M. Marinetti, j'ai envie de répéter ce que je disais un jour de celle du cardinal de Retz, son presque compatriote: *c'est un lazzi en figure.*

Mais laissons, car je n'ai promis qu'un d'Annunzio anecdotique.



M. Marinetti se rendit à Pescara, ville natale de Gabriele D'Annunzio, le jour où celui-ci devait adresser un discours politique à ses électeurs d'Ortona.

« Le chantre aristocratique et hautain, — dit M. Marinetti, — des *Vierges aux Rochers* venait donc s'incliner sur les foules haillonneuses et cuellir soigneusement (avec quelles pattes effarouchées d'angora, mon Dieu!) des hommages et des votes dans la paume boueuse de la glèbe. C'était là une attitude originale et quelque peu absurde, qui affriolait singulièrement ma curiosité de lettré et de psychologue. Je m'attendais néanmoins à le trouver plus puissant que jamais, souple et cruel comme une lame d'acier miroitant au soleil. »

Pendant que le train filait sous un soleil vif, à travers le paysage des Abruzzes déjà rouillé par l'automne, le voyageur évoquait la silhouette de D'Annunzio et ses gestes féminins; et il s'amusait à se figurer le

poète au beau milieu d'une assemblée électorale moite et sentant l'alcool.

Le train roule toujours et longe les eaux jaunâtres de la rivière. Là-bas, c'est la mer où des brigantins se balacent.

C'est sur un brigantin que naquit Gabriele D'Annunzio.

Le train stoppe, et M. Marinetti prend un petit cheval qui le mène au trot dans la ville.

Sur la façade d'une maison, en énormes lettres, tracées au charbon, on lit: *Viva Altobelli!*

Cet Altobelli était l'adversaire politique de D'Annunzio.

Il y avait tumulte et encombrement sur la place, où des dames aux riches atours, des littérateurs et des journalistes se mêlaient à la foule bariolée des campagnards.

Bientôt, dans un vaste édifice, à un kilomètre de Pescara, debout sur une estrade, Gabriele D'Annunzio se mit à parler, et il apparut à M. Marinetti délicat, mignon et fragile dans sont habit noir.

« Spectacle, dit-il, d'une ironie savoureuse et d'une stridente modernité! Gabriele D'Annunzio, le poète nostalgique du *Poema paradisiaco*, le ciseleur de rêves précieux, lisait là-bas, tout au fond de la salle, d'une voix monotone, des rêveries politiques, de poétiques programmes de tyran et une réfutation du Socialisme! »

Après le discours, M. Marinetti vit la voiture du poète rouler au milieu des acclamations, et pour se consoler de cette scène populaire, il porta ses regards du côté de la plage où des voiles triangulaires couleur d'ocre et de rouille palpitaient au soleil déclinant. Il entra aussi dans l'église de Pescara, et il demeura longtemps à contempler une madone aux boucles dorées et aux joues vermillonnées.

Devant le *Circolo* de la ville, M. Marinetti rencontra M. Luise, principal pharmacien de Pescara, et parent de D'Annunzio. Ce pharmacien n'était pas très respectueux. Il appelait son illustre parent *il poetino*, le petit poète, et il dit à M. Marinetti, en lui montrant un jeune homme trapu, à barbiche blonde:

— C'est le frère de Gabriele, une tête de linotte qui singe son frère en tout. Le nom de Gabriele est devenu le capital de ses spéculations!

M. Luise fit boire à M. Marinetti du Corfinio, sorte de chartreuse.

— C'est, dit-il, un produit du pays; Gabriele D'Annunzio le conserve dans des amphores dessinées par le grand peintre Michetti, et il y puise l'inspiration de ses belles images.

Ce Michetti qui dessine des amphores pour la liqueur favorite de son ami D'Annunzio, habite une villa sur le sable d'une plage. Cette bâtisse est curieuse. Presque quadrangulaire, elle a une grande porte ronde comme un tunnel et chargée d'inscriptions phéniciennes. Des fenêtres, larges ou oblongues encadrent exactement le paysage. Les hôtes de Michetti mangent debout, et pour leur éviter la paresse, il les fait coucher dans des chambres qui ne prennent jour que par des meurtrières.

Le peintre Michetti a épousé une paysanne, et ses enfants courent dehors, la tête en broussaille.

Autrefois, D'Annunzio travaillait à ses romans tantôt dans le couvent de Santa Maria Maggiore, perdu dans les oliviers, tantôt chez Michetti.



D'Annunzio possédait un lévrier du nom de Greyhound. C'était une superbe bête, d'un naturel doux et affectueux, et qui ne cessait de frétiller de la queue. Greyhound n'avait pas les instincts cruels de sa mère Crissa, laquelle se montrait pleine de fureur contre la race emplumée. On raconte que des paysans madrés poussaient devant Crissa leurs poules, afin de gagner les cinq francs fixés par D'Annunzio à titre de dédommagement.

Le pauvre Greyhound fut trouvé dans un fossé, mort et couvert de feuilles et de branches. Il était tout rompu et il avait les narines ensanglantées.

Suivi de ses gens, D'Annunzio alla par les champs enterrer son chien avec pompe.

Tout à coup, une vieille femme passe, qui dit:

— Pauvre bête! elle s'est noyée.

— Non! non! s'écrie le poète. Greyhound ne s'est pas noyé. Il a été lâchement tué, et vous savez par qui!

En effet, pour D'Annunzio, le meurtrier de Greyhound était bien le fermier Volpi fils de cette vieille.

Quelque temps après, la salle du tribunal correctionnel de Florence regorgeait de monde, pour le procès, intenté par Gabriele D'Annunzio au fermier Volpi, coupable d'avoir assommé, dans son verger de Settignano, Greyhound le lévrier.

M. Marinetti vit ce jour-là Gabriele D'Annunzio semblable à une petite idole d'ébène à tête d'ivoire, avec deux fines taches de laque rousse sous le nez et au menton.

L'avocat de D'Annunzio plaida avec feu, et le paysan Volpi fut condamné à dix jours de prison et cinquante francs d'amende.

Un journaliste allemand était venu au procès dans l'espoir de fixer exactement l'âge du poète. Mais il fut déçu, car D'Annunzio répondit au juge :

— Mon âge? je l'ignore; c'est une question que l'on n'adresse guère aux femmes ni aux artistes.

.....
Mais comment D'Annunzio a commémoré le poète Carducci?

A Milan, au théâtre Lirico, il s'avança vers la rampe, sanglé dans sa redingote, étincelant de calvitie, à peine fourni de quelques poils fauves sous le nez et au menton, et il avait toujours sur les lèvres le plus frais sourire du monde.

D'Annunzio parla :

« De grands papillons bleus, — nous dit M. Marinetti, — peut-être égarés sur l'haléine que le printemps soufflait déjà sur la ville, voletaient ironiquement dans la salle pour évoquer sans doute l'âme agreste de Virgile sur la tête de l'éloquent et légitime successeur de Dante. Le froufrou de leurs ailes durant les pauses de l'orateur lutta avec le grignotement des plumes que menaient sans fin les journalistes attablés au fond de la scène, derrière un rideau de verdure. »

D'Annunzio parla et fit un magnifique éloge de la ville de Milan. Il parla de beaucoup d'autres choses, mais il oublia un peu, dit-on, le poète commémoré.

A Bologne les funérailles de Giosué Carducci avaient été et pompeuses et touchantes.

La décrépitude et l'âge en fleur, la noblesse et le peuple, le luxe et la misère, l'armée et l'anarchie, le savoir et l'ignorance, toutes les factions, escortèrent en silence le cercueil du poète parmi les mois-

sons odorantes des jardins de la Ligurie et des parterres des îles Borromées.

On chercha vainement dans le cortège Gabriele D'Annunzio, et l'on apprit qu'il s'était fait représenter par une branche de pin d'Italie, avec une banderole où il y avait ces mots: *J'ai cueilli moi-même cette branche verte sur une colline en fleurs, près du mont Gabberi que j'ai décrit dans mon hommage poétique à Giosué Carducci, à l'avant-dernier chant de mon poème Laus Vitæ.*

.... Je veux croire que, comme cette jeune fille pâle admirée par Marinetti dans un décor de soie et de rouille antique, plus d'une femme de la cité de Bologne, riche en beautés, se pencha tendrement à son balcon sur les funérailles du poète; et il n'est pas nécessaire de savoir si elles lisaient ses Odes sévères, ou si elles le connaissaient seulement pour un petit vieillard un peu sauvage qui s'en allait trotinant.

Jean Moréas.

Dal « Gaulois » :

Depuis longtemps déjà connu et apprécié dans les milieux littéraires parisiens, F. T. Marinetti est, à cette heure, l'écrivain dont on s'occupe le plus, un peu partout, en France et même en Italie, sa première patrie, à moins que ce ne soit — *chi lo sa?* — la seconde.

Coup sur coup, F. T. Marinetti vient de publier chez l'éditeur Sansot, un volume de vers: *La Ville charnelle* et un volume de critique au titre singulier: *Les dieux s'en vont, d'Annunzio reste.* Certes, *La Ville charnelle* a des hardiesses sans frein et l'on doit regretter que l'auteur n'ait pas fait de son talent un usage que nous puissions louer. Pourtant, si on fait abstraction de ces descriptions dont l'ampleur et le lyrisme échevelé atténuent, en quelque sorte, l'orientalisme, on ne peut qu'admirer la force, la richesse, la splendeur et parfois la grâce aussi de cette poésie mouvante et lumineuse.

Mais si, par aventure, on contestait à Marinetti les lauriers du poète, qui oserait lui dénier les dons du critique? Quoi de plus fin et de plus ironique ensemble, que les pages narquoises où, après avoir salué

les dieux défunts de l'Italie: Verdi et Carducci, l'auteur s'attaque à la personnalité tapageuse de Gabriel d'Annunzio? Et il le fait avec une verve, un brio et une élégance qui n'excluent, sous la roserie, ni l'estime, ni l'admiration.

On connaissait Marinetti, directeur de revue. *Poesia*, qu'il dirige à Milan, est, en effet, parmi les revues poétiques, la plus riche et la plus variée qui soient à notre connaissance. On avait, à juste titre, reconnu en ce jeune latin un lyrique de race, le voici maintenant consacré critique-ironiste de premier ordre. Il faut applaudir à ses révélations qui constituent d'appréciables appoints à la richesse des lettres françaises.

Orland.

Dal « Petit Niçois » :

Voici un troisième volume jaune. Celui-là nous transporte en Italie. C'est un livre très divertissant: il est signé par M. Marinetti et s'appelle *Les Dieux s'en vont, d'Annunzio reste.* Ce volume amuse Paris en ce moment. Il le mérite. M. Marinetti est un poète fougueusement lyrique qui signe des vers pleins de frénésie panthéiste et qui a eu l'excellente idée de réunir à Milan, dans sa revue *Poesia*, des vers de poètes de tous les pays latins. Ce petit livre qu'il lance dépeint en termes émus les funérailles de Verdi, rend hommage à Carducci, puis nous raconte un Gabriel d'Annunzio vu par les petits côtés. L'auteur se défend d'avoir écrit un pamphlet. Il admire beaucoup l'auteur de la *Fille de Jorio*. Cependant, il ne lui ménage pas les épigrammes. Il est très vrai que M. d'Annunzio est un grand artiste de lettres, qui a signé des chefs-d'œuvre, et dans tous les ouvrages duquel il y a des beautés merveilleuses. Il est non moins vrai qu'il est ami du « bluff », poseur, infatué, et d'un esthétisme personnel fort agaçant, en sorte qu'on l'aimerait bien davantage s'il consentait à se débarrasser de cet attirail de snob intellectuel. M. Marinetti nous conduit, à force d'anecdotes piquantes, à nous fortifier dans cette conviction. Il n'y met d'ailleurs ni lourdeur ni rancune, et son pamphlet, car décidément c'en est un,

est d'un ton incroyablement parisien. Je pense que M. d'Annunzio s'en amusera, et n'en affichera que davantage ses manies d'esthète et son désir d'étonner. Ce que nous devons retenir, c'est que ce livre est un symptôme des sentiments des jeunes écrivains transalpins. Pour parler net, ils admirent en d'Annunzio un maître, mais ils prétendent bien faire œuvre personnelle, et s'avancer dans d'autres domaines, alors qu'il affirme avec morgue faire mieux qu'eux tout ce qui peut être fait dans les lettres. Aucun homme ne résume toute une littérature à notre époque, et spécialement l'Italie est trop riche de jeunes talents pour que même l'auteur de *l'Intrus* rende inutiles ses confrères. Malheur à l'homme célèbre qui ne sait pas vieillir et boude à la jeunesse comme une coquette mûrissante ! C'est ce que, sans irrévérence mais avec une vive malice, M. Marinetti vient de faire entendre par son petit volume, et ma foi nous ne pouvons pas trouver cela mauvais, tout en continuant à considérer les *Vierges aux rochers* comme le plus beau poème en prose de la littérature symboliste contemporaine.

Camille Mauclair.

Dalla rivista « Le Feu » di Marsiglia :

Les Dieux s'en vont, d'Annunzio reste.

Voici le portrait d'une vie vivante, qu'on pourrait appeler le roman de la Gloire, car ce titre n'est pas seulement ironique. Et nous allons deviner par l'ouvrage, comment se font les dieux, ce qui nous laissera dans l'âme tel sourire ambigu non encore dessiné par Marinetti.

Or de ce que « d'Annunzio reste », l'auteur nous donne ici des raisons bien plaisantes. Il nous en donne aussi de fortes et de belles, ainsi que des raisons violentes. Il apporte même des motifs doux et justes à cet opiniâtre succès. Je n'ai pas vu chez nous, oser si vertement *sans haine*, la description de cette incertitude populaire qu'il s'agit de brasser pour en faire un triomphe; je n'ai pas vu porter si loin (sans fiel) la libre discussion d'une figure littéraire devenue nationale. Et je me suis fort divertie, à voir passer si près des raisons du succès, les excuses de la gloire.

Donc, parallèlement à l'évolution du poète d'Annunzio, nous apprenons comment on fait en Italie, d'un bel artiste, un homme presque grand. Cela aux yeux du « peuple menu » comme dit avec tant de grâce Arnould Gréban.

On nous enseigne les cent façons de changer un demi-échec en réussite, de mâter l'attention d'un public non-conquis, d'interpréter au mieux les demi-malechances, et de faucher avec génie tel fiasco. Il semble qu'en face de l'art, on nous désigne ici l'art « d'arriver », non moins abrupt, œuvre dont le prologue est l'art de paraître arriver. Je n'ai jamais compris que l'on fit grise mine à ces francs-arrivistes sans vergogne (ceux du commun) qui osent manquer de goût et de pudeur dans leur essai de conquérir le monde. Ils arborent simplement cette âme de canaque, que tout ambitieux promène parmi nous, soit-il ou non « de lettres ». L'avouer n'est donc qu'une brutalité de plus, et ce n'est peut-être qu'une vertu, pour dégoûtante qu'elle soit. Mais que ces grands meneurs de la célébrité usent de grâce et de courage à nous désenchanter ! Ils en usent sans doute davantage qu'il n'en aurait fallu pour faire un pur héros. Aussi décorez-les, ils l'ont tant mérité ! ceux qui ont troqué tant contre si peu !

Ils sont si retors dans l'art de magnifier un four, de travestir aux yeux du populaire, de toute caste, son propre jugement, de le lui brouiller jusqu'à l'éblouissement, que je reste charmée d'une éducation... si calmante.

Il faut penser que d'Annunzio se proclama dernièrement l'unique successeur de Dante, en omettant d'un coup d'aile olympien, le nom révérend du poète Carducci. Une telle faconde, escortée d'une telle discrétion, méritait bien d'être serrée de près par le témoin tour à tour amusé, révolté et charmé, qu'est avec tant d'éclat Marinetti. Et cette vie « ostentatoire » s'était bien attirée ce récit détaillé.

L'Italie nous est si chèrement fraternelle qu'il m'en coûte un peu d'approuver l'homme qui a eu le courage d'être juste avec un de ses grands nationaux.

Marinetti apporte de très beaux dons français à nous narrer les vertus d'écrivain de D'Annunzio, les imposantes et réelles

marques originales, mêlées à ses « encombrants souvenirs classiques ».

Le triomphe de la Mort reste, selon Marinetti, le chef-d'œuvre du poète.

Parmi le théâtre de d'Annunzio « qu'on persiste à considérer en Italie comme de magnifiques poèmes lyriques, et non comme des œuvres théâtrales » c'est, selon Marinetti, *La ville morte* « qui est la seule tragédie vraiment digne de ce talent infatigable et multiforme ».

Dans *La nuit de Caprera*, pour la première fois, dit encore l'auteur de ce livre, « Gabriele d'Annunzio a écrit sans snobisme cosmopolite et sans guipures vaines ». N'est-ce pas bien vu et joliment regardé ?

Dans le chapitre « D'Annunzio parmi le peuple », il y a une description remplie de plaisir et de verve où l'on voit le poète-aristocrate, aborder les universités populaires pour y lire son poème : *La chanson de Garibaldi*. « Il lut - dit Marinetti - d'une voix incolore, accompagnant les mots d'un léger coup de poing sur le manuscrit, préoccupé de la splendeur intime de la langue italienne, et négligeant les effets de mouvement et de pittoresque. Cette lecture pour lettrés dérouta singulièrement le public milanais, habitué aux véhémentes paraboles de Turati. Ce fut donc miracle que l'énorme auditoire non assis ait fait si bonne contenance devant ce déferlement de mille vers ». « Somme toute : un magnifique triomphe ».

Ce D'Annunzio m'intrigue. Je suis comme la foule de Milan. Ses succès auxquels on ne comprend rien sont peut-être les seuls valables. Où sont les procédés ? Voilà !

Tout sert Gabriele, et Marinetti, lui aussi, le sert, comme il faut servir : en étrillant.

Aurel.

Dall' « Aurore » :

Les Dieux s'en vont, d'Annunzio reste... par F. T. Marinetti (Sansot, éditeur).

N'est-ce pas, tout l'esprit, toute l'humour du seul titre dispose déjà le lecteur admirablement pour « ce qu'il y a dessous ? » Et cette fois il ne sera pas déçu.

M. Marinetti s'il n'était italien serait le plus parisien des chroniqueurs boulevardiers, des lettres et des hommes, des arts

et des pontifes. Comme il est du pays des étoiles, M. Marinetti joint à la rosserie toute la poésie qu'inspire le ciel de son beau pays. Et c'est un livre merveilleux que le sien, puisqu'il arrive à nous intéresser avec des histoires étrangères. Il conte l'anecdote divinement.

Certes, il exagère l'ironie, mais on ne peut lui reprocher aucune faute de goût, aucun manque de tact. Certes, il y a des images hardies, mais point incohérentes comme dans sa *Ville charnelle*, turbulente, embrasée, d'un lyrisme qui atteint trop souvent l'extravagance.

Georges=Michel.

Da « Comœdia » :

A l'encontre de tant de biographes qui, sous un déluge de fleurs, dissimulent ou dénaturent la personnalité véritable du « grand homme », M. F. T. Marinetti, dont la revue *Poesia*, qu'il dirige à Milan, est connue de tous les lettrés, a publié chez Sansot, sous le titre amusant: *Les Dieux s'en vont, d'Annunzio reste*, une œuvre audacieuse où, sans méconnaître le génie du célèbre dramaturge de *La Ville Morte* et de *La Fille de Jorio*, il ne se fait pas faute d'en dénoncer les travers comme les attitudes bluffeuses.

On sait que nul plus que Gabriele d'Annunzio, sur les tréteaux de la parade littéraire, ne se prête aux lazzis, aux critiques véhémentes et aux sarcasmes confraternels. Son incommensurable désir d'« épater » ses contemporains, joint à une habileté surprenante dans la mise en scène de la réclame, lui ont fait adopter une manière de vivre — toute de faste, d'excentricité et de grandiloquence — qui ne laisse pas de provoquer une admiration mêlée de surprise joyeuse.

Admirateur de la splendeur verbale de l'œuvre du poète, M. Marinetti l'est moins du fond même de cette œuvre; quant à la réprobation que lui inspirent les procédés réclamisistes du surhomme italien, il ne la manifeste pas directement.

Artiste savoureux, Marinetti, tout en ne nous cachant rien des « trucs » de ce thuriféraire de soi-même qu'est d'Annunzio, se garde de l'attaquer en moraliste indigné.

Subtilement, il nous révèle les faiblesses du poète nietschéen, par qui l'Italie, après avoir perdu ces dieux de l'Art: Verdi et Carducci, garde encore dans la société intellectuelle la place qu'ils lui ont donnée. Et, tant par des anecdotes de la vie publique et privée du célèbre écrivain italien, que par des traits synthétiques d'une observation toujours impartiale, c'est la meilleure mise au point qu'on ait jamais faite de l'œuvre « d'annunziana ».

Et, le livre terminé, d'Annunzio reste, certes, pour le lecteur amusé, mais qui, tout en le comprenant mieux, ne l'en admire pas moins, le prodigieux assimilateur de la pensée contemporaine dans ses multiples manifestations.

Cette œuvre ne manquera pas de passionner l'Italie et d'y provoquer mainte polémique. Chez nous, d'Annunzio est assez « nôtre » pour qu'un tel livre s'attire l'attention de tous les lettrés. Ceux-ci ne manqueront pas d'en goûter la tenue littéraire autant que la verve spontanée et éminemment truculente. Qu'ils lisent aussi, du même auteur (car Marinetti est, essentiellement, un poète), *La Ville charnelle*, œuvre puissamment lyrique, qu'il publie en même temps que *Les Dieux s'en vont*. Ils y trouveront, échafaudée en vers libres d'une rutilante et verveuse matière, la cité de rêve d'un Orient fabuleux où s'amalgament, pour le triomphe et la joie des hommes, toutes les forces érotiques de la nature, intensifiées par l'imagination fougueuse et magnifique d'un artiste supérieur.

Roger le Brun.

Dalla « Vie illustrée » :

Aimez-vous d'Annunzio?... On peut aimer le grand romancier italien, l'incomparable auteur du *Feu* et des *Vierges aux Rochers*, et être souverainement irrité contre le tapage invraisemblable et l'abus de la réclame que fait autour de son nom ce charlatan des lettres. Je pense que c'est un peu l'avis de M. Marinetti, un jeune écrivain de talent, de nationalité italienne lui aussi, mais qui écrit en un français excellent. Les *Dieux s'en vont d'Annunzio reste* proclame-t-il avec ironie à la première page d'un livre charmant écrit sans acrimonie

ni rancune, mais d'un joli ton prime-sautier, où l'auteur du *Feu* est assez vivement malmené.

Des anecdotes sur la vie privée de d'Annunzio, une étude des plus piquantes sur d'Annunzio auteur dramatique, des pages très vives, mais toujours très amusantes où M. Marinetti s'amuse et nous amuse en nous traçant une colossale caricature du romancier italien. Vous y trouverez de tout, dans ce livre: des anecdotes, je vous l'ai dit, des morceaux de critique, des choses vues, du reportage, des excès de lyrisme, — que sais-je? M. Marinetti écrit comme il parle: il va, il va, avec une fougue, avec un entrain, une gesticulation tout italiens, il saute d'un sujet à l'autre, trace à grands gestes un portrait, se recueille une minute pour lancer un « mot », décoche au passage une épithète rutilante ou un adjectif impérieux. Il a beaucoup de flamme et pas du tout de mesure. Il s'inquiète peu des règles et n'a nulle envie de conclure selon les traditions classiques. Au besoin, il est échevelé et romantique. Lisez son livre, il vous amusera fort; cette critique d'un écrivain outrancier par un observateur qui ne l'est pas moins, est des plus imprévues et des plus piquantes. Je suis sûr que d'Annunzio lui-même ne s'en fâchera pas. Il est trop content qu'on parle de lui, même quand on l'éreinte!...

Jules Bertaut.

Dalla « Revue » :

Si la réclame tapageuse appartient aux Américains, il faut peut-être laisser aux fils subtils de l'Italie, experts dans l'art des *combinazioni*, la palme de l'« arrivisme ». Dans la jeune littérature italienne, nul n'a su se pousser avec un art aussi parfait que Gabriele d'Annunzio. Il avait évidemment le talent — mais il eut aussi la manière. Cela n'empêche pas, certes, son ami le poète Marinetti de déclarer bien haut que « d'Annunzio est un des plus grands artistes italiens d'aujourd'hui. » Mais, en même temps, il raconte de bien jolies anecdotes sur l'habileté du poète à parader devant les foules. Après son premier duel, à vingt ans — alors qu'il n'avait publié qu'un volume de vers, mais qu'il allait sur

le terrain avec le plus grand faux-col du monde et un plastron de chemise miroitant et dur comme une cuirasse — il se fit promener triomphalement en landau, avec un cortège de temoins et d'amis, par les rues de la petite ville de Chieti. Une autre fois, il s'en va, le dimanche, écouter la musique sur la place d'un village toscan, tout vêtu de blanc et monté sur un cheval blanc — essayant sans doute la pose de sa future statue équestre. Il inaugure une Université populaire — pour lire ses vers au peuple ébahi. Il fait son propre éloge devant tout Milan — à la place de celui de Carducci. Il intervient dans les grèves pour goûter les douceurs de la popularité et faire dételer sa voiture par ses électeurs, etc., etc. Il n'importe, son œuvre est là. Seulement, la critique commence à s'apercevoir que cette poésie est terriblement livresque et littéraire. Et que le théâtre de d'Annunzio n'est, en fin de compte — et de réclame — qu'une tentative (intéressante d'ailleurs) de drame violent « improvisée par des esthètes froids, épris de crimes passionnels. »

De Marsil.

Dallo « Charivari » :

Les dieux s'en vont, d'Annunzio reste.

Sous ce titre qui me fait, je ne sais pourquoi, songer au vers de Jules Laforgue : *les dieux s'en vont, plus que des hures*, M. Marinetti, dans un style excessivement méridional, parle du poète (je dirais mondial, si cette épithète n'avait pas été décernée une fois pour toutes à notre illustrissime Edmond Rostand par le grave Brunetière), M. Marinetti, dis-je, nous parle du poète italien d'Annunzio.

Il le fait d'une façon bien plaisante, avec une ironie toute française, mais avec, aussi, des réticences tout italiennes, si bien que l'on ne sait que penser de son livre. On y trouvera mainte anecdote sur le poète de la *Ville morte*, des *Vierges aux Rochers*, de la *Nave* et du *Feu*.

M. Marinetti tantôt raille le génial d'Annunzio de ses manies, de son goût réclameur, de son infatuation et de son présumé génie, tantôt il exalte son lyrisme et la grandeur des pensées qui l'animent, son

amour de la vie et sa débordante sensualité ; tantôt il se plaît à dénombrer ses plagats, et à démêler dans son œuvre ce qu'il doit à Mæterlinck, à Barrès, à Jean Lorrain, à Henri Bataille, à Maupassant, à cent autres, et ce qui lui revient en propre. M. Marinetti toutefois se défend d'avoir jamais exercé son ironie sur le crâne éticelant de M. d'Annunzio : « Une sympathie personnelle m'oblige toujours à admirer en lui le séducteur prestigieux, l'ineffable descendant de Casanova et de Cagliostro et de tant d'autres aventuriers italiens ».

« Je ne puis guère saluer l'auteur du *Feu* sans humer avec volupté le mystérieux parfum de veine et de roublardise que répand son geste féminin..... ». — Qu'en pensent « les ombres goguenardes de Cagliostro et de Casanova » à qui ce livre est dédié ?

Émile Henriot.

Dall' « Humanité » :

Les Dieux s'en vont, d'Annunzio reste, par Marinetti, est une série de portraits-charges de d'Annunzio, crayonnés avec infiniment d'esprit et de bon sens. Les excenricités de cet enfant gâté de l'Italie littéraire ont fini par lasser la patience de tous, et M. Marinetti a trouvé la forme qui convenait pour donner élégamment les étrivières à cet écrivain de grand talent qui est aussi un poseur insupportable.

Gustave Rouanet.

Dalla « Petite République » :

M. F. T. Marinetti, l'auteur du *Roi Bombance* et le directeur de la revue franco-italienne *Poesia*, publie chez l'éditeur Sansot un recueil de vers libres, à l'inspiration chaude et vibrante : la *Ville Charnelle*, et un volume de critique original et judicieux : *Les dieux s'en vont, d'Annunzio reste*. Il y a là quelques pages émues et belles sur Verdi et Carducci et des chapitres brillants d'ironie et de fantaisie sur l'auteur de la *Gioconda*. C'est un ouvrage à lire et à retenir.

Paul Abram.

Dal « Journal de Rouen » :

Gabriele d'Annunzio vient de tenter la plume érudite et critique de M. Marinetti. Le livre porte ce titre, plein de mystère : « Les Dieux s'en vont, d'Annunzio reste. » Disons tout de suite que l'admiration de M. Marinetti pour l'auteur du « Triomphe de la Mort » est fortement mitigée : le portrait qu'il nous en trace est avant tout caricatural.

« D'Annunzio, dit-il, est l'ineffable descendant de Casanova et de Cagliostro et de tant d'autres aventuriers italiens dont la finesse, le courage victorieux et l'infatigable stratégie diplomatique demeurent légendaires. »

Dans une série de croquis, M. Marinetti montre « le fils de Casanova et de Cagliostro » dans les attitudes caractéristiques qu'il prend pour l'éternité.

« Séjournant dans un petit village toscan, le divin Gabriele se rend tous les dimanches matin, sur un grand cheval plus blanc que le marbre de Carrare, vêtu lui-même de blanc, botté de blanc, chapeauté de blanc, cravaté de blanc, ganté de blanc. Immobile, il assiste dans cet équipage au concert que donne l'orchestre municipal. Et les paysans de s'écrier : « Eh là ! Le poète est en train d'essayer son monument équestre. »

Et voici le divin d'Annunzio, se baignant à Viareggio, à cheval, tout nu, dans la mer divine. Sur la plage, une très illustre actrice, son amie, l'attend. Entre ses bras déployés, elle soulève un lourd manteau de pourpre et le jette sur le corps ruisselant du poète sortant de l'onde. »

Il paraît que le poète n'est pas mécontent de ces petites « rosseries » et qu'il prend lui-même un plaisir raffiné à les répandre.

J. d. R.

Dal « Penseur » :

La Ville charnelle, par F.-T. Marinetti

Une dédicace, combien expressive, indique le ton général du volume : « Je dédie ce livre d'amour à mes fossoyeurs, pour qu'au dernier soir, sous la chair lasse et auguste d'un beau ciel printanier, et parmi

la bousculade des croix soûles et des herbes passionnées, ils veulent bien ne pas secouer mon corps, en songeant aux lèvres féminines qui l'ont embaumé de volupté, religieusement. » Ces lignes suffisent pour montrer l'originalité du poète, dont tous les vers, extrêmement libres, ont, dans leur fière ardeur, une vie intense.

A la même librairie et du même écrivain, paraît un livre de critique intitulé : *Les dieux s'en vont, d'Annunzio reste*. Ce second ouvrage est dédié : « Aux ombres goguenardes de Cagliostro et de Casanova ». Mais il instruira et il amusera beaucoup les vivants. Ajoutons que le peintre italien Valeri l'a illustré de fins dessins à la plume.

P. Vallem.

Dal « Lyon Mondain » :

Est-ce un Italien qu'adopta Paris? Est-ce un Parisien émigré vers l'Italie plus lumineuse? C'est un poète dont la lyre s'exprime harmonieusement dans les deux idiomes latins, *La Conquête des Etoiles* l'avait révélé, *Le Roi Bombance* avait affirmé son talent à la fois lyrique et d'une fantaisie effrénée. Deux nouveaux livres lui susciteront de vives admirations. *La Ville charnelle* est un poème d'une inspiration tumultueuse, d'un panthéisme vibrant et prodigieusement imagé. Quant à la curieuse monographie intitulée *Les Dieux s'en vont.... D'Annunzio reste*, c'est un document ironique d'une rare vérité. F.-T. Marinetti est aussi le directeur d'une admirable revue internationale, *Poesia*, paraissant à Milan, trait d'union entre tous les poètes de race et d'inspiration latines.

Et voilà une originale figure d'artiste, créateur de rythmes et d'idées, enthousiaste de la Vie, croyant à la Poésie... *Rara avis!*

José de Bérays.

Dalla « Poétique » :

Le premier des deux nouveaux livres que M. F.-T. Marinetti vient de publier est d'un réalisme débordant, fait d'images curieuses et osées. L'enthousiasme plantureux de Marinetti est d'une richesse de co-

loris intense! Quant à son style c'est une véritable tempête de verbes, d'adjectifs, une rafale furieuse de périodes qui sapent tout sur leur passage et laissent le lecteur interdit, suffoqué, et fortement secoué. Le second livre, en prose, est une satire amusante du culte exagéré, dont on entoure la personnalité de Gabriele d'Annunzio. M. Marinetti a recueilli certaines anecdotes piquantes qui prouvent que le snobisme de ses contemporains a dépassé les bornes du ridicule. Ce recueil de critique mordante est illustré avec humour par la plume narquoise de Valéri.

Hercé.

Dal « Tout Lyon » :

Un auteur original et fécond, dont la notoriété parisienne ne le cède en rien à la réputation dont il jouit à Milan, M. F.-T. Marinetti vient d'avoir l'amabilité d'adresser au *Tout Lyon* deux de ses dernières œuvres, d'un caractère assez différent.

Cette aimable attention gêne un peu la critique, d'autant que, chez nous, nous sommes, s'il faut en croire La Bruyère, naturellement contraints dans la satire. Voilà un gros mot de lâché! Vais-je donc exercer ma verve aux dépens de M. Marinetti? Non, mais simplement j'avoue que son talent, son genre, échappent à notre intellect.

Du premier des deux livres, « Les Dieux s'en vont, d'Annunzio reste », je pense que le titre seul vaut plus qu'une longue dissertation. En l'écrivant M. Marinetti a, certes, bien voulu composer un solide pamphlet : ce que nous appelons un « éreintement ». Je ne ferai aucune difficulté pour reconnaître que la plume de l'auteur est acerbe, cruelle même. Mais, quelque soit la malice des spirituels dessins à la plume dont le peintre italien Valeri a orné le pamphlet, encore faudrait-il savoir si d'Annunzio, assez maltraité, s'en porte plus mal? Je n'ose répondre, et je me contente de penser que cette œuvre de polémique hardie et violente peut intéresser les amis, les adversaires du grand romancier italien, comme tous les curieux de la littérature contemporaine.

J. du P.

Dal « Petit Var » di Tolone :

Un livre ironique et amusant de M. Marinetti, illustré de dessins bizarres, *Les Dieux s'en vont, d'Annunzio reste*, rappelle l'attention sur ce singulier mélange de talent et de plagiat, de lyrisme et de puffisme, de cabotinage et de sincérité aiguë qui a nom Gabriel d'Annunzio. Rien de ce que nous apprend M. Marinetti sur les bizarreries de son héros ne nous étonne. D'Annunzio est un des derniers imitateurs de lord Byron, avec moins de style et de noblesse d'âme. Les procédés par lesquels il attire, sans la retenir, l'attention de ses contemporains ont quelque chose de fallacieux, de bariolé et de disparate qui déconcerte et qui parfois irrite.

Quelques belles pages du *Triomphe de la Mort* et du *Feu* font néanmoins pardonner ces allures d'un romantisme chauve et désuet.

P. V.

Dall' « Hermine » :

Les Dieux s'en vont, d'Annunzio reste, de F. T. Marinetti, chez E. Sansot.

Compensation insuffisante, sans doute, et que manifeste l'admiration ironique et l'ironie admirative du critique. Admiration qui va un peu à l'auteur, ironie qui s'adresse beaucoup à l'homme! Et d'ailleurs, l'œuvre et la personne sont si intimement mêlées que l'homme et l'auteur sont, du même geste presque, statufiés et déboulonnés, adorés et brûlés. Et tout cela d'une main plus qu'humaine et qui semble animée de la vengeance divine. Une main de poète, certes, et dont le fouet semble fait des lanières de la foudre. Cela éblouit en cinglant, étincelle en éclaboussant, et mord en caressant. C'est un hymne qui tourne à la blague et de la roserie qui est du lyrisme. L'encensoir malin s'amuse à casser le nez du... Dieu (!?)

S. A. L.

Dal « Mémorial » di Parigi :

Enfin, on s'amusera certainement en lisant le livre cocasse et mouvementé que M. F.-T. Marinetti a intitulé : *Les Dieux s'en vont, d'Annunzio reste* (chez Sansot).

Ce qui touche au célèbre poète italien y est présenté sous un jour nouveau, avec une verve endiablée, à laquelle les dessins à la plume de M. Valeri ajoutent la plus suggestive excentricité.

Armand Praviel.

Dall' «Hamburger Nachrichten»:

Les Dieux s'en vont... d'Annunzio reste.
Das ist der Titel eines Buches von Marinetti, von dem man nicht weiss, ab es ironisch oder ernst gemeint lit. Während der Verfasser an einigen Stellen des Buches seinen Landsmann in den Himmel erhebt, gibt er ihn an anderen dem Gespött der Zeitgenossen preis. Er nennt ihn «einen genialen Barnum, der nicht seinesgleichen habe in der Kunst, sich in Szene zu fessen und eine Welt von Snobs in Atem zu halten», Er sei ein würdiger Nachkomme der Casanova, Cagliostro und anderer Abenteuerer, denen diplomatische Strategie sprichwörtlich gewarden sei. Von seiner Villa in Toskana reite der göttliche Gabriele jeden Sonntag auf einem Pferde, das weisser sei als der Marmor von Carrara, ganz weiss gekleidet, mit weissen Neitstiefeln, weissem Hute, weisser Crawatte und weissen Handschuhen nach dem nächsten Landstädtchen, um dem Sonntagskonzert der städtischen Capelle beizuwohnen. Die Bauern sagen, wenn sie ihn kommen sehen: «Da ist der Dichter, der für sein Reiterstandbild posiert!» In Viareggio steigt er hoch zu Ross in göttlicher Nacktheit ins Meer hinab, und wenn er wie ein Schaumgeborener aus den Wellen emportaucht, erwartet ihn am Ufer seine Geliebte, eine berühmte Schauspielerin, mit einem purpurnen Mantel, den sie um seine tiefenden Glieder breitet. Vielleicht hat der Göttliche alle diese Geschichten selbst verbreitet, wie er selbst auch der Verfasser jener Briefe gewesen ist, in denen er diverser Plagiate bezichtigt wurde. Man glaubte, dass ihn diese Enthüllungen zerschmetterten würden, er aber sprang mit einer eleganten Pirouette auf und gilt seitdem selbst bei seinen Feinden als unverwundbar.

H. N.

Dall' «Imparcial» di Madrid:

Un libro sobre d'Annunzio.

Un crítico italiano, que escribe buenos versos franceses, acaba de publicar un hermoso libro acerca de Gabriel d'Annunzio con este expresivo título «Los dioses se van, d'Annunzio permanece». La manera de rotular el estudio no constituye ningún ataque contra el poeta; significa solamente que habiendo muerto Carducci y Verdi el arte italiano se encuentra representado ante el extranjero por el autor de «El intruso».

El novelista aparece á los oios de su crítico como uno de los literarios más curiosos de estos tiempos. D'Annunzio ha reflejado en la suya una porción de personalidades diversas y aun opuestas. En sus primeras obras menudeans las páginas imitadas de Flaubert, Zola y Dostoiewski. A simple vista aparece que nada ó muy poco debe á los escritores italianos. Su compatriota Verga es más sólido por el realismo poderoso, que le aproxima á Balzac y á Tolstoi en muchos respectos. No es tan dueño del estilo como d'Annunzio, pero en él la intuición no es menos grande ni tampoco el relieve de sus personajes.

Cuanto á los procedimientos extraliterarios de reclamo y propaganda, que el crítico italiano no olvida, tratándose de un hombre que los despilfarra, d'Annunzio tiene siempre á la mano efectos poderosos de publicidad excesivamente variados, pintorescos, ruidosos y tumultuosos, unas veces relacionados con la actualidad momentánea, otras con la política internacional, otras, en fin, con la antigüedad remota.

D'Annunzio, educador estético, merece plácemes de su censor. En las universidades populares de Italia da lecturas frecuentes. Ultimamente dió a conocer un hermoso poema dedicado á Garibaldi, obra á la vez política y bajo el aspecto social altamente educadora. La tendencia artística del novelista va derecha, en este aspecto de su actividad, á una comunión con el pueblo, y no precisamente tratando de suministrarle las ideas á la antigua usanza, ó sea disminuyendo el esfuerzo popular de la comprensión, sino presentando poemas en que la lengua no se priva de formular ningún género de belleza intelectual.

El aspecto aparatoso y teatral lo reserva d'Annunzio para las masas irreflexivas, siempre propensas á la admiración conjunta.

En él trato con sus compañeros en las letras el maestro es llano y sin ningún géneros de artificios, á menos que la sencillez y la llaneza no sean también en él cosa de preparación y estudio.

L' I.

Dalla «Dernière Heure» di Bruxelles:

L'autre ouvrage de M. Marinetti est si parfaitement réussi que je ne vois rien à lui reprocher et me plais par conséquent à en louer, sans aucune restriction, l'émotion fervente des premières pages aussi bien que l'ironie mordante et la valeur critique des chapitres suivants.

Les Dieux qui s'en vont, c'est Giuseppe Verdi et c'est Giosuè Carducci dont l'auteur nous raconte les funérailles avec une puissance d'expression et une profondeur d'observation qui nous font véritablement assister au spectacle émouvant et douloureux de tout un peuple en larmes... mais Gabriele d'Annunzio reste!... Et M. Marinetti, dans une série de chapitres consacrés à la vie de l'auteur du «Feu», nous dénonce tous les procédés de réclame auxquels ne dédaigne pas de recourir un poète illustre conquis par l'américanisme de son époque.

Mais il n'est pas un de ses détracteurs systématiques. D'Annunzio mérite qu'on l'admire, seulement pour telles raisons qu'il convient de discerner. Et M. Marinetti, sans avoir l'air d'y toucher, fait œuvre de critique et dégage de façon saisissante tout ce qu'il y a de livresque dans le génie, — car génie il y a! — de d'Annunzio. L'auteur du «Triomphe de la Mort» n'existerait pas, ou tout au moins ne serait pas ce qu'il est, s'il n'avait pas lu Baudelaire, Ibsen, Dostoïewsky, Verlaine, Maeterlinck. Jean Lorrain, de Régnier, Barrès, Bataille et combien d'autres!... Toutefois, s'il a accueilli tant de pensées et d'images d'autrui «dans la vaste hôtellerie de son style», son œuvre n'est pas pour cela disparate. Il existe une unité de fusion, d'harmonisation entre ces divers emprunts. D'Annunzio possède non seulement

le don d'assimilation qui est fréquent, mais celui d'appropriation qui est beaucoup plus rare. Il sait adapter merveilleusement au génie de sa langue la pensée française ou scandinave. Il reste toujours Italien ; il reste toujours lui-même. Son originalité — ne mérite-t-elle pas qu'on l'admire ! — est d'avoir su se faire une personnalité au moyen de celle des autres...

On écrit peu de pamphlets de nos jours.

Le livre de M. Marinetti nous le fait regretter tout en nous rappelant que c'est peut-être parce que beaucoup d'écrivains manquent d'esprit et de courage.

Robert Catteau.

Dall' « *American Register* » di
Parigi :

Dans « *Les dieux s'en vont, d'Annunzio reste*, » c'est toujours le même poète indompté que nous retrouvons, un poète qui fait de la satire lyrique.

« Que de fois, écrit-il, j'ai pris la plume pour exercer mon ironie sur l'œuvre de Gabriele d'Annunzio, et que de fois la plume a glissé sournoisement entre mes doigts au spectacle enchanteur et toujours amusant de sa vie bariolée de tous les rayons de la fortune ! En vérité, sa seule présence suffit à désarmer la satire et le sarcasme de ses ennemis et de ses détracteurs systématiques. Je ne suis pas de ces derniers, Dieu merci, car une violente sympathie personnelle m'oblige toujours à admirer en lui le séducteur prestigieux, l'ineffable descendant de Casanova et de Cagliostro et de tant d'autres aventuriers italiens, dont la finesse, le courage victorieux et l'infatigable stratégie diplomatique demeurent légendaires. Je ne puis guère saluer l'auteur du *Feu* sans humer avec volupté le mystérieux parfum de veine et de roublardise que répand son geste féminin ».

Les « *dieux qui s'en vont*, » c'est, vous l'avez deviné tout de suite, le grand compositeur Giuseppe Verdi et le grand poète Giosuè Carducci, dont Marinetti nous raconte d'une façon originale les funérailles

émouvantes. Quant à celui qui reste, d'Annunzio, il est égratigné fort gentiment, avec mille sourires, mille politesses et mille compliments. Le titre de quelques chapitres suffira à montrer dans quel esprit est conçu cet ouvrage : « Au pays d'Annunzio. — A demain les barricades ! — D'Annunzio parmi le peuple. — Anecdotes et légendes. — D'Annunzio, son âge et son chien. — D'Annunzio, son fils et la mer Adriatique ». A noter, surtout, une critique experte des œuvres théâtrales du célèbre auteur italien : « Je tiens à déclarer, dit M. Marinetti, que je considère Gabriele d'Annunzio, au théâtre comme dans le roman, l'un des plus grands artistes italiens d'aujourd'hui. Cette déclaration préliminaire me permettra d'analyser avec quelque cruauté une œuvre que j'aime beaucoup ».

Cette œuvre, c'est, « *La Ville Morte* ». Après l'avoir disséquée pendant 15 pages avec l'âpre cruauté qu'il annonçait, M. Marinetti conclut ainsi : « En dernière analyse, je trouve que la « *Ville Morte* », dont la complexité verbale et l'exaltation perpétuelle sont faites pour dérouter le public, n'en demeure pas moins l'œuvre dramatique la plus significative de Gabriele d'Annunzio ».

Voilà pour le théâtre. Pour l'œuvre entière, M. Marinetti cache la même férocité sous autant de fleurs : « Qui mieux que lui, écrit-il, peut leur offrir un résumé savoureux de toutes les littératures européennes d'avantgarde et les tenir au courant des imperceptibles mouvements de la sensibilité mondiale ? N'est ce pas à ce grand génie livresque, épanoui par un miracle dans la poussière des bibliothèques, dont il garde l'odeur cosmopolite, que le public italien doit le plaisir de humer l'essence poétique de Baudelaire, de Verlaine, de Maeterlinck, de Jean Lorrain, de Gustave Kahn, de Régner, de Barrès, de Bataille et de tant d'autres ?... D'autant plus qu'il harmonise soigneusement les tons les plus divers et que, pour avoir accueilli dans son sein tant de fleuves étrangers, la mer de son œuvre n'en est pas moins transparente et profonde.... »

Quand je vous disais que M. Marinetti est un poète indompté et indomptable !

G. de Vorney.

Dal « *Monde Hellénique* » di
Atene :

L'auteur des « *Dieux s'en vont* » le talentueux F. T. Marinetti, a beau écrire : « Je tiens à déclarer, avant tout, que je considère Gabriele D'Annunzio, au théâtre comme dans le roman, l'un des plus grands artistes italiens d'aujourd'hui », je le crois à moitié. Si c'eût été vrai, il n'aurait pas orné son livre de mordants dessins à la plume de Valeri, il ne nous aurait pas réunis enfin sous le titre que je viens de dire, une série d'articles délicieux et courageux — car il faut un singulier courage pour s'attaquer à D'Annunzio — destinés à renverser l'idole de son autel !

La presse du monde entier nous a présenté D'Annunzio comme un surhomme. Ce n'est qu'un homme surfait. Marinetti est certainement de cette opinion là.

Je ne veux pas à mon tour surfaire Marinetti, mais vraiment on ne peut se défendre d'admirer ce jeune et déjà célèbre écrivain italien, né en Orient, qui a beaucoup produit, dont « *Le Roi Bombance* », rappelle l'imagination puissante d'un Rabelais et qui écrit le français admirablement. Son style est riche, souple, nuancé, ample et vigoureux, incisif, mordant jusqu'au sang. Il semble qu'une pointe d'exotisme en relève la saveur, illusion produite par la connaissance de tous les secrets de la langue. Et cette connaissance jointe à la nouveauté, à la fraîcheur des images, amène sans effort des effets d'autant plus impressionnants qu'ils sont imprévus.

Et cet écrivain, en ce siècle de mercantilisme, d'électricité, d'automobilisme, de machinisme, a eu l'audace de créer une revue poétique, luxueusement éditée, où les poètes de tous les pays trouvent l'hospitalité la plus large.

On achètera « *Les Dieux s'en vont, D'Annunzio reste* », on achètera ce livre et on le lira sans s'arrêter. Lui causerais-je quelque tort en laissant Marinetti bavarder à ma place ? Mes lectures ne perdront pas au change et je suis sûr d'autre part que la lecture de quelques passages du volume excitera tellement leur intérêt que laissant là ma chronique, ils courront chez leur libraire.

Jean Dargos.

Dalla « Roumanie » di Bucarest:

Le livre de M. Marinetti est écrit dans un style, si l'on peut dire, moitié figue, moitié raison, hyperboliquement laudatif par moments, ce biographe sait être aussi cruellement ironique... Tel qu'il est d'ailleurs, son volume est d'une lecture instructive. Il réjouira ceux que le puffisme du divin Gabriel exaspère, il n'empêchera pas ceux qui aiment ses vers et sa prose splendides de continuer à les aimer...

Gabriel d'Annunzio est avant tout, pour M. Marinetti un Barnum de génie, sans égal dans l'art d'administrer sa gloire et de tenir en haleine l'étonnement béat d'une clientèle de snobs. Il est « l'ineffable descendant de Casanova et de Cagliostro et de tant d'autres aventuriers italiens dont la finesse, le courage victorieux et l'infatigable stratégie diplomatique demeurent légendaires ». Dans une série de croquis légers, M. Marinetti montre « le fils de Casanova et de Cagliostro » dans les attitudes caractéristiques qu'il prend pour l'éternité.

T. C.

Dalla « Roumanie » di Bucarest:

Le livre, dont nous empruntons le titre, est de M. F. T. Marinetti.

M. F. T. Marinetti, directeur de la très intéressante revue milanaise *Poesia*, est un critique littéraire italien fort apprécié dans son pays et en France, plus encore en France qu'en Italie, à considérer la lenteur que mettent toujours les compatriotes à reconnaître leurs hommes de valeur. Et M. F. T. Marinetti, qui jouit de cette réputation pleinement méritée, a écrit ce livre apprécié qu'il a, non sans ironie, intitulé: « Les Dieux s'en vont, d'Annunzio reste. »

Lorsqu'on aborde un pareil ouvrage, l'esprit se prépare à un vif colloque, à un débat littéraire dogmatique, négatif par son côté destructif, à des exécutions sèches qui ne laissent couler que le sang des œuvres incriminées; souvent, la salive tient lieu de sang et de sève. Ici, le ton change. M. F. T. Marinetti est un ironiste très fin, un esprit observateur surtout par le côté satirique, plus qu'un chirurgien littéraire; doué du réel talent

du verbe, dont l'exposé un peu étincelant maintient l'œuvre au degré littéraire qui lui convient, l'auteur ne s'attarde pas aux analyses copieuses qui font quelquefois notre joie et notre orgueil. Il crayonne, il crayonne rapidement, mais juste. Il égale en cela, mais dans le domaine de l'écriture, le caricaturiste Valeri, d'une rare précision d'observation, dont quelques dessins à la plume ornent précisément le livre de M. F. T. Marinetti.

Les dieux s'en vont, dit-il... et il y a de la mélancolie dans cette expression: Carducci est mort; Verdi est mort bien avant lui. Ces dieux sont partis. Mais d'Annunzio reste. Et M. F. T. Marinetti, qui a de l'ironie jusque dans sa mélancolie, écrit des pages délicieuses pour nous prouver que le fulminant auteur de *La Nave*, de *Il Fuoco*, de *La Gloria*, de *La Gioconda*, de *La Città Morta*, et de tant d'autres romans et pièces, de tant de *canzoni, odi*, etc. — pour nous prouver en un mot que l'universel « Gabriele » reste, si les dieux s'en vont.

Oui, je sais que M. d'Annunzio, qu'on ne saurait imaginer sans flamme, demeure parmi les mortels. Mais est-ce en qualité de dieu? L'hilarant Valeri nous le présente bien, à la page 103, la tête entourée de rayons, — cette tête allongée et polie comme le galet Michaud, consarvé à Paris, à la Bibliothèque nationale, — mais qu'est-ce que cette divinité en habit de soirée?

C'est l'artiste complet de la mise en scène. S'agit-il seulement de l'extérieur, du dehors, des mouvements? Non. L'artiste est plus accompli, sans doute, car cet art qui lui est personnel se retrouve dans la même mesure dans tous ses mouvements intérieurs, dans toute sa littérature. Et M. F. T. Marinetti est bien cruel, lorsque, en nous parlant de certaines pages admirablement écrites par M. d'Annunzio, il nous dépeint l'auteur soucieux de « fondre » dans sa personnalité les « emprunts » faits à d'autres écrivains étrangers. Parfois, en lisant certaines pièces, ou certains passages, M. F. T. Marinetti, qui connaît la littérature universelle, se demande: n'est-ce pas Ibsen? On dirait Dostoïewski. Là c'est Baudelaire, Verlaine, de Régner, Maeterlinck, Gustave Kahn. Jusqu'à Bataille, Barrès et Fr. de Curel. Tous se réunissent

en Gabriele d'Annunzio: « D'autant plus qu'il harmonise soigneusement les tons les plus divers et que, pour avoir accueilli dans son sein tant de fleuves étrangers, la mer de son œuvre n'en est pas moins transparente et profonde. »

Mais alors, que reste-t-il de cette immense activité poétique? Que devient ce *Navire*, qui a échoué dans une des lagunes de Venise; que penser de la *Gloire*; que dire de la *Gioconda*, où vivent tant de tirades enflammées; qu'espérer de *Francesca da Rimini* et de toutes ces œuvres romanesques: *Il Fuoco*, *Il Piacere*, *L'Innocente*, etc? Voyez-vous, il advient que de tout cela, quand on secoue tout l'apparat et tous les éloges homériques des admirateurs, il ne reste que la tragédie *La Città Morta* (La Ville morte.) C'est l'œuvre « la plus significative de Gabriel d'Annunzio. » Une plume, une plume bien légère!

Au fait, les dieux qui s'en vont restent en réalité, et c'est là pour nous une vive consolation; M. F. T. Marinetti a bien fait de nous le rappeler.

Th. Cornel.

Dalla « Ragione »:

« PUFF » e « BLUFF »

Quando il buono e diligente Hérelle avrà sudato tutte le sue fatiche nella ricerca dei nomi preziosi ed esatti, delle arcaiche verbalità, dei costrutti singolari e speciosi, nel tradurre *La Nave*, e questa, all'*Odéon* od alla *Renaissance*, apparirà alla ribalta colaudata dalle abilità più in voga dell'istrionismo, sotto il nome di *Le Navire*, un'altra volta, il divo Gabriele onorerà di sua presenza Parigi. Egli vi si crede aspettato con impazienza ed affretta corso alla stagione perchè, dopo Trouville, i viaggetti per la Svizzera e la Bretagna, le caccie in Normandia, le vendemmie in Provenza, tutta la città torni all'applauso e rinnovi per lui li entusiasmi delli *snobs* ed i sorrisi maligni e reticenti della critica invidiosa.

Starà infatti ad attenderlo la dama illustre, che gli prestò la sua mano, nel fondo di un palchetto semioscuro, feticcio e *porte-bonheur*, per tutta la prima rappresentazione di *Ville Morte*, fiasco sostenuto dalla dizione magica e dal porgere perfetto di

Sarah Bernhardt: Lyane de Pougy, che già gli chiese un mimo singolare per sfoggiarci le preziosità della sua persona, oggi priva del curatore de' suoi romanzetti, Jean Lorrain, lo inviterà, forse, a occuparne la carica, non facile sicumera, a lasciarsi ripetere il complimento: « *Ah, quel joli visage* », a permetterle di confidargli la pena, non ancora medicata, per la perdita della collana di perle, trecento grosse e tonde ed uguali, ciascuna delle quali rappresentò, per lei un dolce ed intimo ricordo. E Ricciotto Canudo, suo banditor di lontano, gonfio di molta loquacità mediterranea, ben stemperata in francese, magnificando a dritta ed a manca la latinità, la grandezza, la possanza, la bellezza dell' *unico discepolo di Carducci*, battendogli dietro la gran cassa, sul *break* dipinto, stemmato e dorato del cavadenti, gli si affretterà incontro, tutto ossequio, disinvoltura, rispetto ed officiosità; gli offrirà sè stesso e la sua penna scorrente, paraninfo e *Barnum* in sott'ordine di questo *bluff* abruzzese, di questo *bovarysme* epilettico e persuaso.

Troverà pure, tra le accoglienze cortesi e liete, questo piccolo volume: *Les Dieux s'en vont, D'Annunzio reste*. F. T. Marinetti glielo ha composto con cura secreta e glielo porge, malizioso, come, dietro il carro del trionfatore, è fama che, in Roma, uno schiavo andasse rammentando vicina al Campidoglio la Rupe Tarpea.

Pamphlet, lo incominciano a dire i giornalisti francesi che se ne occuparono già: *pamphlétaire* il suo autore, ricco di estro garbato nel consacrare al poeta di *Laus Vitae* un libriccino ricolmo di misteri, di reticenze, di sottintesi, di graziette apodittiche. Il Marinetti si è compiaciuto di offrire le sue ironie divertenti e le illustrazioni barocche e geniose del Valeri, — il quale commenta in sintesi il testo con una sfoggiata e demolitrice caricatura — mentre li Iddii indigeti di Italia, Verdi e Carducci, presiedono alle nostre fortune dalla tomba; lo manda al pubblico d'oltre il Cenisio se vuole comprendere; lo destina al suo eroicomico eroe, mista persona di ingegno e di plagi, di lirica e d'istrionismo, di sincerità incosciente e di inavvertita e spontanea menzogna, se vuole degnarsi di conoscere, a paragone, la sua imagine vera. Fors'anche ha aggiunto un'altra pagina al

grosso volume delle ciarlatanerie d'annunziane ch'io intitolo, per l'occasione, *Puff*. (Pronunciate *Peuff* all'inglese). Perchè il *Puff* divenne una assoluta necessità e da Londra passò la Manica, le alpi e venne tra noi; ha conquistato i suoi diplomi di naturalizzazione e di cittadinanza; è la menzogna allo stato di speculazione e alla portata di tutti, moneta corrente, gettone d'inganno, cambiale inesigibile, che circola liberamente per la società, pei bisogni dell'industria letteraria e no; è rappresentata da tutte le vanterie, da tutte le pagliacciate, da tutta la falsa sensibilità de' nostri poeti, dei nostri oratori, de' nostri uomini di Stato, ed ha per organo massimo la *Réclame*, ordigno, macchina, velocità d'informazione, stereotipata bugia telegrafica, corruzione del gusto nazionale, scherno insistente, continuo e doloroso alla dignità severa ed alla onesta bellezza della nostra vita moderna.

Fors'anche Marinetti, che innalza la fama colla punta del fioretto alle reni, si valse del *Puff* abruzzese per avvalorare il proprio: poco male, del resto, perchè l'opera è coraggiosa e schietta, quand'anche affetti ritrosia e capzioso badaluccare di retorica, per cui le verità meglio appaiono, la critica meglio ferisce, l'omuncolo è, da più largo trespolo, messo in bando sulla piazza affollata e comiziale.

*
* *

Il libro è dedicato *Alle Ombre di Cagliostro e di Casanova, squisitissimi e sorridenti imbroglioni*, poi ch'egli parla d'un ineffabile loro discendente e lo rimette al pari, amministratore fuori concorso di gloria, per la stupefazione sciocca e spalancata de' borghesi, per la prurigine epilettica delli imbecilli, sospesi alle vicende rinnovate della sua vita e della sua poesia camaleontica e vagellante.

« I geni del Mezzogiorno — scrive Marinetti — portano sempre, nella loro sacca da viaggio, doni imprevisi di finezza e di astuzia sfacciata, coi quali si giovano anche delle disavventure. D'Annunzio è andato persuadendosi, che, per conservare intatta e salva la riputazione d'artista, doveva indulgere, volta per volta, e concedersi il lusso di frasi, di gesti, di pose eccentriche ed inattese, da mandare in pasto alla cu-

riosità vorace del grosso pubblico ». Perciò ha l'abitudine di preparare accuratamente, davanti all'aspettazione di una sua qualunque tragedia, aneddoti immaginari, indiscrezioni strane, che vengono raccolte e si aumentano nel viaggio per le gazzette, come la valanga, precipitando a valle, si fa enorme strisciando sul nevaio della china. In fondo, romba, come il tuono, ma si liquefa presto.

Il pescarese ha accettato che parlassero di lui *I Preseppe d'Annunziani*, mandatigli incontro, sino dal 1903, da Garibaldi Bucco con manifesto diletteggioso; ha ben veduto, che lo stesso Marinetti lo indicasse dal *Verde-Azzurro*, nella serie delle *Nostre Celebrità* col *D'Annunzio intime*, spunto di questo... *D'Annunzio reste*. Egli si lasciò contemplare bianco vestito, sopra cavallo bianco, sopra bianchi arnesi, fermo, glorioso, in sulle staffe, al concerto domenicale di qualche piccola borgata toscana, viva statua del commendatore: fu, come un Pelle-rossa armato d'arco e di faretra in caccia di sogni e di caprioli per le vigne che degradano dalla Capponcina: scrive tra incensarii fumanti, sopra leggi gotici; cavalca nudo, a dorso nudo, la saura Fiammetta, andando a tuffarsi nel mare; uscito, lo raccoglie un'attrice illustre, dentro una sindone di porpora, nuovissimo Adone calvo.

Può dunque ammettere necessario che alcuno lo faccia conoscere a Parigi, dove la sua insopportabile infatuazione sconcerata ed irrita le sue ammiratrici più devote; è logico che alcuno dica la giù donde vengano li spunti capitali delle sue opere, a quanti si numerino i plagi evidenti, dove il Maclair può trovare una scena della sua *Couronne de clarté*, dove Léon Claudel un'altra della *Tête d'Or*; dove Henri Bataille tutto il motivo della sua *Lépreuse*, senza ripetere il resto, che, a suo tempo ma senza efficacia, il Thovez aveva già denunciato.

E' doveroso, che, colle turibolate delli ignoranti e delli interessati, anche i parigini odano le mirabili virtù di codesto uomo che, falsando la storia delle origini italiane, ha l'impudenza di offrire a ciascuna regione italiana il poema etnico di sua razza: e vedono come la rinomea dello scrittore, per quanto possa essere solida, declina in queste deplorabili fanciullaggini, colle quali,

la sua avidità di commerciante in versi e di postulante in gloria si studia di rendersi universale. Questo processo amministrativo da barbaro, che non rispetta se non il risultato pratico, di *Yankee* che ha adottato, non l'azione diritta e diretta, ma il *bluff* e tenderebbe ad imitare lord Byron, con minor grazia, con minore nobiltà, con maggiore soperchieria, ed emulerebbe i peggiori difetti di Victor Hugo, vago di sè stesso e gonfio delli incensi della clientela che lo sfrutta, è quanto ammira, sarcasticamente, da vicino, il Marinetti. Egli sa e dice come ne sia composto: — ci mostra i pezzettini di mosaico variamente colorati; sorprende il proprio eroe nel suo paese natale, mentre conciona la sua omelia alessandrina del *confine-meeting*, sfarzoso uccellatore di voti; — l'imposta davanti ai fischi delle platee, contro il suo Brando piccolo e vile assassino; — lo fa ancheggiare sulla bigoncia, se recita *La Canzone di Garibaldi*, esca ai sovversivi perchè lo accettino; — lo segue a rivendicare la morte di *Greyhound*, levriere ladro di galline, in pubblica pagliacciata giudiziaria; — lo mette in guardia nel suo primo duello; — lo dettaglia alla prima rappresentazione di *La Nave*.

Marinetti gli gira in torno, lo loda, lo applaude, gli scocca contro un lazzo, lo fa sorridere: due, tre, lo annoia, lo irrita, lo confonde. Il giocattolo, che per interne molle cantava così bene, tace: la macchinetta è scomposta: tanto di filo di ferro, tanto di elastico, tanto di cartone, tanto di pelle, tanto di cera: poi la chiavetta che gira tre volte nella toppa e ricarica il meccanismo delle ruote dentate: quattro ruotine, che si prendono bene sul tamburo: il perno è di bronzo, perchè su di lui è il maggior sforzo. Ecco il fantoccio: ricomponetelo. E mentre lo svita, lo apre, ne fa la nomenclatura ridicola e sottile, non cessa di ammirare la perfezione colla quale vennero preparati i dettagli, le parti, i minuti ingredienti: « Come bello! Ottimamente! A meraviglia! Bambino prediletto della Gloria e del Genio! » — Un'altra volta lo *snob* resta imbarazzato, se debba credere sul serio alla lode, o, più tosto, alla insinuazione che sguscia tra le linee e qualche volta trabocca dal periodo: Marinetti lo intrica, lo coglie in fallo, lo rende perplesso. « *Puff* » (pronunciate all'inglese « *Peuff!* »)

Codesto è il sigillo profondo che si imprime sulla cera rossa e molle della nostra curiosa, insaziata, malevole ed indifferente società. Volete ingannarvi un'altra volta, e credere all'inganno e venerarlo e stringere nubi, fumo, fiato? « *Puff!* » Questo vi giovi. Ogni civiltà ha i letterati che si merita; i migliori sferzano la nostra in volto colle verghe che ha pôrto loro come fossero giunchi da passeggio, o la trascurano, severi, racchiusi in loro stessi, meravigliosamente incompresi dai contemporanei.

Ecco, perchè dopo tutto, *Les Dieux s'en vont*, *D'Annunzio reste* è un libro onesto e coraggioso; s'aggiunge, oggi, alla *Lettera* di Francesco Pastonchi, insorta l'anno scorso contro il vanto della *Prefazione di Più che l'Amore*; segue alle generose parole di Arcangelo Ghisleri: *Istrionismo e pusillanimità*. È necessario sgretolare, o col ridicolo, o coll'invettiva, codesta artefatta cristallizzazione di illustre superiorità mentita: mostrare l'artista e l'uomo nudo alla folla. Questo è il vostro idoletto! Come amato? Quanto è amato? Costui vi riassume e vi fa divertire, perchè vi rappresenta. Oh, come piccolo, oh, come povero, oh, come nullo! E' tutto qui: *bluff e puff*:

« *Arma la posa e va a gabbare il mondo* ».

G. P. Lucini.

Dal « *Piccolo* » di Trieste:

Il secondo volume del Marinetti: « *Les dieux s'en vont, d'Annunzio reste* », è, come dissi, difficile a classificarsi. Sta fra il libro di critica e il « pamphlet ». Quale « pamphlet », è divertente e stuzzicante nella sua elegante cattiveria, come ogni scritto che ritragga, con intenzioni satiriche, la vita intima di un uomo celebre. Io mi guarderei bene dallo incoraggiare il Marinetti od altri in simile genere letterario, pieno d'insidie e di cattive tentazioni e la cui efflorescenza è per se stessa viziata ed effimera. Nondimeno, è d'uopo riconoscere che anche qui, che lo scrittore dispone di spirito, di vivacità e di eleganza, e che sa, quasi sempre, fermarsi in tempo sull'orlo della volgarità.

Quale libro di critica è, verso il d'Annunzio, di una severità quasi aggressiva, nell'evidente proposito di dipingere lo scrittore famoso quale artefice della propria celebrità, quale attore esimio della complicata commedia della propria vita di scrittore e di autore drammatico. Secondo il Marinetti, il d'Annunzio sarebbe un signorile ed abile sfruttatore di ogni tendenza snobistica, un impareggiabile « fumiste », un dotto maestro nell'affascinare le folle co' suoi pretenziosi atteggiamenti calcolati e studiati per assicurarsi i clamorosi successi, pur non concedendo che una produzione artistica poco accessibile alla folla. E va più in là il nuovissimo e mordace critico del divo Gabriele. Questi, per il Marinetti, è un « ineffabile discendente di Casanova, di Cagliostro e di tanti altri avventurieri italiani, rimasti celebri per la loro finezza, per il loro coraggio vittorioso, per la loro instancabile strategia diplomatica »; ma dopotutto, il Marinetti conviene che il D'Annunzio fa benissimo a vivere e a glorificarsi come gli piace, perchè questo gli piace! Se per l'autore tale è il « D'Annunzio che resta », « gli dei che se ne vanno » sono Verdi e Carducci, dei quali il Marinetti descrive i funerali, in una prosa vivacemente cromatica, plastica e duttile.

L'umorismo dello scrittore non è sempre simpatico, anche quando è sobrio, perchè di una causticità troppo personale, tanto più strana in un giovane poeta, come il Marinetti, al quale più volte, è precisamente stato mosso appunto di voler farsi innanzi nella notorietà letteraria, con un'esuberanza eccessiva e frettolosa. A lui però, si deve far merito di questa acre divagazione frammentaria, in quanto essa è tolta, con un certo coraggio e del resto non senza coscienza critica, dalla vita contemporanea. Il grosso del pubblico gusterà meglio, nel libro, le punte umoristiche, i particolari inediti della vita del poeta, che non gli elementi positivi e di documentazione, quali pure il libro contiene. L'alto valore artistico della massima parte dell'opera d'annunziana è ampiamente ammesso e proclamato dal Marinetti e davvero sarebbe enorme che un fine esteta negasse le bellezze di cui sono ricche le pagine del « Trionfo della morte », le scene di « Città morta » e così via. Ma, ripeto, ad onta dell'ostentata obbiettività il perso-

nalismo fa troppo spesso capolino tra le righe, e sarà anche per questo che il volume avrà, in Francia e da noi, il suo quarto d'ora di curiosità e di successo.

Augusto Mazzucchetti.

Dal « *Giorno* » :

Così F. T. Marinetti intitola un volume edito in questi giorni dal Sansot di Parigi e del quale largamente si occupa la stampa francese: o che lo si approvi o che lo si avversi, bisogna occuparsi di Marinetti; di fronte a lui nessuno può restare indifferente.

Strana personalità quella di F. T. Marinetti! Dotato di una intelligenza superiore alla media e di una indiscutibile gagliardia di rappresentazione, egli è in continua agitazione: non trova pace e non la fa trovare agli altri: esalta sè stesso, la propria anima, la propria vita fino all'iperbole: egli ha scritto: *Destruction, La Conquête des étoiles, Laville charnelle*, opere rimbombanti di tuoni e di fragori, splendidi d'immagini che danno tutta l'idea del granito infuocato al calore d'un vulcano, e quest'opera egli imbandisce continuamente sulle tavole di *Poesia*, proclamandola e facendola proclamare dagli amici suoi immensa, spaventosa, gigantesca, dacchè se non lo sapete, amici miei imparatelo subito: il mondo di *Poesia* è il mondo dell'iperbole sistematica; la poesia di Marinetti e quindi di *Poesia* dà l'impressione di una notte estiva, afosa, oscura, rotta di tanto in tanto da lampi, vibrante di tuoni e del canto di un gufo solitario. Hai mai provato, amico lettore, una tale impressione? No? Leggi un fascicolo di *Poesia* e la proverai.

Come tutto questo si presta agevolmente all'ironia! Ma il primo a ridere e a scherzare è lo stesso Marinetti; forse egli concepisce realmente così la *Poesia*, ma io penso che colle sue immagini mostruose egli abbia il solo scopo di atterrire la mente dei poveri lettori, di divertirsi del loro sbalordimento, ma qualche volta, spaventato egli stesso dalla terribile arma con cui giuoca, sente il bisogno di spezzarne il macchinismo e, allora, amplia l'immagine fino al ridicolo per distruggerne ogni portata.

Leggendo i suoi poemi, di fronte all'immagine dei cupi salotti delle viscere, dei soffici e vellutati divani rossi formati dai polmoni, davanti all'immagine della luna che scende dal cielo per un *rendez-vous* col direttore di *Poesia*, il quale l'attende su di un ponticello di legno, ruzzola nel torrente per seguirla, la gode, e poi le domanda meravigliato: « Ma come? eri ancora vergine? scorgo del sangue... » io mi sentivo invadere da un dubbio angoscioso che, lentamente avanzandosi nella penombra della sensazione, prendeva la forma netta e precisa di un pensiero doloroso: « Ho io forse smarrito completamente il senso del grandioso poetico, dell'ardimentoso lirico e sto diventando balordo e pedante come un professore di liceo o non piuttosto è Marinetti che ha smarrito il senso comune? » Ma mentre mi dibattevo fra le punture del dubbio lancinante, fra lo spiraglio d'un verso, il volto arguto di Marinetti s'affacciava con un sorrisetto ironico:

— E non t'accorgi sciocco, che le mie poesie sono scritte per scherzo, per burlarmi di te e di tutti i lettori, per divertirmi a guardare il vostro viso rimbecillito?

Ed io, nella gioia del dubbio risolto, perdonavo l'appellativo e non mi offendevo del tiro birbone.

Non tutti però — lo confesso candidamente e senza ombra di immodestia — hanno la mia dolcezza d'animo, e molti, non comprendendo o comprendendo troppo, lo scherzo del poeta, glie ne serbano rancore e, arcignamente, sentenziano che colla Musa non si scherza.

Marinetti sorride.

Egli ha scherzato semplicemente col pubblico.

Con altri due poeti egli fonda *Poesia*, ma ben presto resta solo sulla breccia; un programma vasto e complesso di restaurazione e di rinnovamento sta davanti a lui: bisogna collegare i poeti delle diverse nazioni, gli illustri e gli ignoti, aver mille occhi per scorgere le mille fiammelle balenanti sotto la scoria e la cenere, mille anime tese e pronte a balzare: occorre serietà e attività. Marinetti restò spaventato: l'immagine dell'anima sua che corre in automobile sulla traiettoria della vita è fatta soltanto per sbalordire il pubblico e

non risponde alla realtà. Nato sotto il bel sole d'Egitto, egli ha tutta quella indolenza quasi mistica che dà il paese dei sogni, il paese dell'alito caldo sul mare. E allora? Dalle diverse parti d'Italia, giovinetti che in buona fede avevano creduto poesia l'opera Marinettiana, gli inviavano pagine piene di parole cozzanti fra loro nei riavvicinamenti più strani, pagine in cui le immagini marinettiane erano caricature e ingigantite. Marinetti che è uomo di spirito, sorrideva: ecco un nuovo modo di stupire il pubblico, di stuzzicarlo, di farlo gridare malcontento ed inquieto. Fra quelle composizioni sceglie le più incomprensibili, i temi più inverosimili i metri meno metrici e di *Poesia* a poco a poco fa una rivista d'occultismo poetico, assurdo e logaritmico.

Alcuni mesi or sono l'attenzione pubblica si fermò su di un libretto dalla copertina variopinta: *Il Poeta Marinetti*: parlava questo volumetto dei pugilati di Marinetti, del suo salotto egiziano nel quale sono passate, senza velo, le donne più belle, della sua solidarietà con Notari, raccontava aneddoti, levava alle stelle il direttore di *Poesia*: più di dieci fotografie adornavano il volume, *Marinetti all'organo, Marinetti in Svizzera, Marinetti in costume da bagno, Marinetti a Rimini, Marinetti seduto su di un busto marmoreo del Manzoni legge i suoi versi ai buoni villici di Viggiù*.

Tutti, credendo che il libro fosse scritto sul serio e che Marinetti convenisse nelle opinioni dell'autore, torsero il viso inorriditi, offesi nelle viscere sacrosante della loro modestia: ben presto l'autore dichiarò che il libro non era suo, che si era abusato del suo nome, che egli avrebbe ricorso all'autorità giudiziaria: tutti gridarono allo scandalo.

Mezzo soffocato dalle risa, Marinetti non trovò la forza di pronunziare una parola.

Oggi egli pubblica *Les dieux s'en vont, D'Annunzio reste*: è un libro fatto di aneddoti sminuzzati, di critica spicciola, di descrizioni di luoghi, d'impressioni stereotipe, di scenette satiriche non sempre ben riuscite.

D'Annunzio — che Marinetti ci definisce come « *l'ineffabile discendente di Casanova, di Cagliostro e di tutti gli altri avventu-*

rieri italiani — ci è rappresentato in perpetua, affannosa ricerca di gesti che colpiscono il pubblico, lo illudano, lo meravigliano: è una vera *marinettizzazione* di D'Annunzio.

Marinetti ci dice che Gabriele D'Annunzio villeggiando a Settignano, cavalcando un gran cavallo bianco, vestito di bianco, colla cravatta bianca, il cappello bianco, le scarpe bianche e i guanti bianchi, si reca tutte le domeniche in paese, ed immobile sul suo cavallo bianco assiste al concerto municipale nell'illusione di essere la propria statua: l'aneddoto è puerile.

Ancora: D'Annunzio ci è rappresentato a Viareggio nell'atto di entrare in mare, a cavallo e completamente ignudo, mentre sulla spiaggia un illustre attrice lo attende, reggendo un grande lenzuolo di porpora, che getta sul corpo del poeta, uscente dall'acqua: e questo è irriverente.

Ancora: Marinetti parla di un pranzo offerto dal D'Annunzio alla Duse e a Treves, al quale il poeta assistette sotto un baldacchino di porpora: questo è grottesco.

Questo volume sarebbe un vero delitto se venisse da altro uomo che da Marinetti: venendo da lui è semplicemente uno scherzo di cattiva lega. Marinetti lo sa e ride: quando tutti si scaglieranno contro di lui e i nemici gli saranno grati di questo libro mal concepito e mal scritto — come se Marinetti l'avesse scritto sul serio — di questo libro senza capo ne coda, e quando gli amici gli rimprovereranno di avere abbassato la sua dignità di poeta — credono essi i poveracci, che Marinetti abbia fede nella sua poesia — egli sarà contento.

Ma lo scherzo è nondimeno azzardato. Marinetti ha varcato i limiti dello scherzo lecito ed onesto, nei quali si era mantenuto fino ad oggi; si può scherzare col pubblico, ma non si ha diritto di annullare a propria immagine e somiglianza il più grande poeta d'Italia, di prestargli le proprie debolezze e le proprie magagne per farne un tipo ridicolo d'avventuriere. Questo è troppo ed io per punire Marinetti del suo peccato ho voluto mettere il pubblico in guardia: Marinetti scherza, quando dirige *Poesia*, quando scrive, quando parla, quando fa parlare di sé: non gli credete; è un burlone che si ride di voi e delle vostre critiche.

Questo ho voluto dire, ma ora mi sorge il timore che Marinetti non rinnovi in proprio un gesto della *marinettizzazione* di D'Annunzio. Egli narra che D'Annunzio stesso con una lettera anonima denunciò al Thovez il segreto dei suoi plagi, causando così la terribile burrasca che parve aver distrutto il genio nascente del poeta.

Io dichiaro fin d'ora che nessuna lettera anonima mi ha svelato il segreto marinettiano.

Angelo Ragghianti.

Dal « Giornale di Sicilia »:

Un libro su d'Annunzio.

Un piccolo libro, dal titolo misterioso ed oscuro « Gli Dei se ne vanno... d'Annunzio resta ». Libro di ammiratore o di demolitore? Non si riesce di poterlo dire con sicurezza. Il libro del Marinetti — poiché è lui l'autore — va dall'iperbole laudatoria alla ironia più crudele.

Interessantissimo ad ogni modo. Per il Marinetti, d'Annunzio è in primo luogo un Barnum di genio, insuperabile nell'arte di tenere in continuo allenamento lo stupore beato di una clientela di « Snobs ». Egli è l'ineffabile discendente di tanti avventurosi italiani, la cui finezza, il cui coraggio vittorioso, l'infaticabile strategia diplomatica sono rimasti leggendari. Ed ecco un piccolo quadro: « Tutte le domeniche su un grande cavallo più bianco del marmo di Carrara, vestito egli stesso di bianco completamente dai guanti agli stivali, dal cappello alla cravatta, il poeta assiste al concerto dato dall'orchestra del municipio. E la gente dice: « Oh! vedete!... il poeta fa la prova del suo monumento equestre... »

Che c'è di esatto, in questa leggenda? — si chiede un collaboratore dei « Nebbi Debass ». — Difficile il dirlo. Non è stato detto anche che fu lui l'autore della lettera anonima che denunciò per la prima volta i suoi così detti « plagi? » E già i suoi nemici lo credevano schiacciato sotto il ridicolo, che egli risorse più forte di prima. Da allora in poi il divino Gabriele passa per invulnerabile. Beniamino tanto della gloria che del genio, tutto ha saputo farsi perdonare. La fama dello scrittore si fonda del resto su una così solida base che nessun attacco può riuscire a scuoterlo.

Bellezza.

Dal « Tempo »:

D'estate. La canicola ci può rendere malinconici, e la calura può aumentare i gradi del sentimentalismo: quaranta all'ombra, mentre la letteratura di professione ci sgancia un suo sorrisetto mellifluido tra dente e dente, sbavando con umiltà le sue sentenze da vecchia predicatrice.

Diamoci un colpo di ventaglio: il sospiro ironico del criticume può rinfrescarci per un momento. Oggi, si potrebbe dire che nessuno è profeta fuori della patria: nemmeno d'Annunzio.

Spira in Francia contro di lui un'auretta di reazione: Leone Daudet lo definisce un « singulier mélange de talent et de plagiat, de lyrisme et de puffisme, de cabotinage et de sincérité aiguë », e aggiunge che « i procedimenti coi quali egli attira l'attenzione dei contemporanei hanno un qualche cosa di fallace, di variopinto e di disparato che sconcerta ed irrita... »

« ...A Parigi, d'Annunzio ebbe pochi successi mondani. La sua infatuazione insopportabile annoiava anche le ammiratrici di migliore volontà; la sua conversazione sembrava mediocre. L'esuberanza, la gaiezza e lo spirito di Matilde Serao finirono per metterlo al secondo posto, perchè qui non c'è posto sufficiente per due vedette italiane alla volta. Si racconta che il glorioso *m'as-tu lu* avesse qualche amarezza per questo deprezzamento. »

Questo ed altro ci racconta Leone Daudet e noi potremmo aggiungere che la grammatica è un'opinione, ma ai parigini che cosa importa della grammatica italiana?

E' evidente che si sbuffa come vecchie locomotive imbastardite, obese e tronfie nella propria arroganza rumorosa di centenarie. Maurice Muret prende la parola.

Secondo lui, Gabriele d'Annunzio è un *gamin*. Gli si possono perdonare le scappatelle. Anche le più antiche. « Oggi — dice — non si è forse provato che egli fu, personalmente, l'autore della lettera anonima, con la quale si denunciavano al mondo i suoi plagi rumorosi? »

Con una serie di piroette, l'acrobata della nostra letteratura si salvò dal ridicolo. Che cosa può dunque meritare più di uno scuolaccione? Il macacco non ha messo giudizio.

E Camillo Mauclair si fa assalire dalla

malinconica *rêverie* dell'ora imminente. Se egli soffre di nostalgia, il *divino* può bene guarirlo.

Il 15 luglio 1908, il grande poeta francese scrive:

« J'ai eu le bonheur d'être démarqué par ce célèbre écrivain qui a bien voulu emprunter toute une scène, avec le style presque littéral, au début de mon roman: *Couronne de clarté*, et la replacer dans *Les Vierges aux rochers* ».

Dice anche di essere orgoglioso di questo prestito preso al secondo libro di un giovane ignorato. Dobbiamo chiedere il bis? d'Annunzio li ha esauriti. Jean Lorrain, Verlaine, Mallarmé, Péladan, per citare i più noti, potrebbero fare le stesse recriminazioni nostalgiche di Mauclair.

E la causa ne sarebbe Marinetti col suo recente libro: *Les dieux s'en vont, D'Annunzio reste*.

Enrico Cavacchioli.

Dal « *Telegrafo* » di Livorno:

In quanto al secondo libro di Marinetti, « *Les dieux s'en vont, d'Annunzio reste* » in cui son raccolte due descrizioni dei funerali di Giuseppe Verdi e Giosuè Carducci, insieme a certi studi critici, letterari, biografici, aneddotici, intorno a Gabriele d'Annunzio, esso è una raccolta di articoli che si leggono volentieri. Non mi piace l'uso, troppo invalso oggi, di giudicare ed esaminare l'opera e la vita di un coetaneo vivente, come si farebbe di un trapassato, ma infine nel libro presente i giudizi sono molto agili, talvolta salati ed arguti.

In ogni modo i due libri, giudicandoli all'infuori d'ogni considerazione d'indole letteraria ed estetica, son testimoni di un dovizioso ingegno e d'una allegra audacia. E' forse da rimpiangere che questo ingegno e questa audacia siano sprecati in una esplicitazione così fittizia, così gesticolante ed urlona, la quale contrasta, parmi, persino con l'indole stessa dell'autore, uomo personalmente garbato, amabile, signorile nei gusti, dall'intelligenza rapida e feconda.

Credo che, se volesse, egli troverebbe accanto a sè la luce di una Verità più semplice, più piana e più vitale, alla quale egli potrebbe dare un fervore d'arte di gran pregio e un amore puro e giocondo.

Ma chi s'impanca a dar consigli è sempre un presuntuoso, tanto più nel mondo delle lettere. L'ottimo amico mi perdoni questo e non ne faccia caso.

Giosuè Borsi.

Dall' « *Adriatico* » di Trieste:

Mugola ancora nei bassi fondi della denigrazione idiota, e fatta per sistema contro i cigni del pensiero, mugola ancora la genia canina per un'opuscolo apparso in lode al poeta Marinetti (come solo ai protetti della moderateria lombarda, pingui di grassa fama procurata da *réclame* di grande giornale, fosse permessa la notorietà), ed il poeta risponde degnamente lanciando due volumi: uno di critica dannunziana « *Les Dieux s'en vont, d'Annunzio reste* » l'altro di versi « *La ville charnelle* » entrambi editi coi magnifici tipi di E. Sansot e C.º di Parigi. In sei anni di operosa, febbrile vita letteraria, sono - con questi ultimi - ben sette volumi che F. T. Marinetti ha dato al pubblico intellettuale, ed egli si appresta a mettere la parola fine ad un romanzo sensazionale elaborato nel tumultuoso mondo parigino, nel placido ritiro notariano di Viggiù, o sulla spiaggia dell'elegantissima ed affascinante Rimini. Vibra in quel cervello fantastico un continuo eccitamento creatore, per il quale non vi ha riposo, non titubanza, ma un perpetuo trasmigrare d'immagini, di canti, di pensieri, che lo trascinano ad un lavoro che sembrerebbe quasi sovrumano se non si conoscesse la dote suprema del Marinetti, e cioè la prodigiosa facilità con cui getta giù con perfezione di verso e di stile quanto balza innanzi al suo cervello critico od alla sua immaginazione feconda.

Esaminiamo intanto *Les Dieux s'en vont, d'Annunzio reste* (Dessins à la plume par Valeri) ch'egli dedica alle ombre di Cagliostro e di Casanova.

E' evidente in questo libro critico uno spirito mordace, ma sempre squisitamente corretto, di demolizione a colui che si com-

piace chiamarsi *l'imaginifico*, e che negli atteggiamenti presi in molte occasioni, nelle sue ossessioni nietzschiane, nella unilateralità dei caratteri femminili dei romanzi e delle tragedie, non ha potuto assurgere a quel fasto di vera gloria cui crede di essere pervenuto, sorretto in questa persuasione da quella stessa canizza gazzettante la quale - fedele bestia doma dalla frusta del padrone - sa accucciarsi sempre ai piedi dell'uomo che ha saputo imporsi.

Cesare Mansueti.

Dalla « *Tavola Rotonda* »

Les Dieux s'en vont, D'Annunzio reste.

L'amara ironia del titolo racchiude una dolorosa verità.

Niente prefiche: il verso del gufo suona irrisione alla notte, che pure è tempo di fermentazione e di fecondazione. Atteggiarsi a querulo detrattore del proprio può essere anche un segno di impotenza intellettuale; è indizio certo di retorica sistematica. E bisogna che la retorica si bandisca una buona volta e dalla vita e dall'arte.

Una prefica non è il poeta F. T. Marinetti: il suo latino ingegno e la sua fantasia orientale non conoscono piagnistei. Nelle duecento pagine di questo volume che stampato or sono pochi giorni a Parigi, è giunto alla ottava edizione, sono parole di esaltazione e di rimpianto, di critica e di lode, di satira e di polemica; retorica non mai.

I due primi capitoli dedicati alla dipartita dei numi, contengono la glorificazione, degli ultimi due grandi geni italici, che tutti amammo e ammirammo e veneriamo: Giuseppe Verdi e Giosuè Carducci. Belle pagine di prosa descrittiva e narrativa, calde di sentimento, profonde di riflessioni e di considerazioni, vibranti di giovenile entusiasmo, e tutte insieme perfuse da una rugiada di dolce e triste poesia. Sentite come ebbe compimento l'ultimo onore reso al corpo mortale del Poeta italiano.

« Le maire avait donné l'ordre très sage de garder un silence absolu sur la fosse. Les discours officiels ayant été bâillonnés,

l'on n'entendit pas la moindre sottise sur « l'illustre défunt », si bien que le soleil couchant, seul, salua glorieusement le cadavre illusoire de son fils immortel.

« Et son dernier rayon langoureux et rose était délicieusement parfumé pour avoir longtemps caressé la colline de San Michele in Bosco, où les vierges de Bologne vont cueillir les violettes de l'amour ».

Segue, per centocinquanta pagine, la seconda parte: *d'Annunzio reste*. E qui la bene educata tempra del critico e del polemista, un po' *modern-style*, ha campo largo per esercitare le sue virtù duellatorie, con eleganza di pose, con agilità flessuosa e rapida di movenze, con veementi scatti muscolari, con facile e delicata violenza di assalti, con astuzia di finte, scovrendo sempre, con occhio vigile, il lato debole dell'avversario, la parte vulnerabile. Qui l'ironia sempre aristocratica e sempre rovente ha compagno l'umorismo signorilmente spontaneo; qui la satira incisiva e penetrante è abbarbagliata da un folgorio d'immagini a scoppio continuo; qui la rampogna e l'invettiva si levano, ad ora ad ora, a concitazione lirica: il tutto condito da una salsa piccante di aneddoti su l'età del d'Annunzio, sul suo discorso-programma elettorale, su le sue letture di versi, sul suo cane, su la prima della « Nave », su le virtuosità drammatiche del figlio Gabriellino, e su tante altre cose che si connettono con la vita privata del poeta pescarese e con la sua attività letteraria. Spessissimo originali, sempre arguti, sempre ben calzanti, sempre sobriamente ed efficacemente esposti.

A darci intera la figurazione dell'uomo e dello scrittore questi aneddoti, con bell'arte disposti e ricchi di sali se non perfettamente attici certo saporitamente moderni, non nuocciono; giovano moltissimo anzi, quasi direi ne sono la parte essenziale. Non per questo scema l'importanza letteraria del libro, anche se questo non avesse gli alti suoi meriti; però che se è da tutti ricercare fatti e conoscerli, non da tutti è saperli esporre e disporre e trarre da essi, come da materia grezza la pietra preziosa, commenti e appunti. E bisogna vedere quante gemme di giudizi sottili e di verità solari il Marinetti ha chiuse e custodite, con apparente noncu-

ranza, in questi aneddoti, come in volgari involucri.

Ma altri meriti e non di lieve conto ha questo libro. Mi affretto subito a disingannare il lettore che voglia trovarvi il solletico del passatempo ozioso e del pettegolezzo cianesco. Lo cerchi altrove. Sì, qualche volta l'autore ride; anche il lettore è tratto al riso. Come si fa a non ridere, per esempio, quando si viene a sapere che il d'Annunzio costumava andarsene ogni domenica ad ascoltare il concerto municipale su la piazza soleggiata di un piccolo villaggio toscano, ritto in arcioni su un cavallo bianco, tutto di bianco vestito dal cappello alle scarpe.... « si bien, que les paysans, en le voyant ainsi campé debout dans ses étriers tous blancs, glorieux et taciturne, disaient: — « Eh! là, là!... le poète est en train d'essayer son monument équestre!... »? Come si fa a non ridere quando, nel descrivere l'ambiente della commemorazione carducciana a Milano, a fianco al busto ciclopico del Maestro, il discepolo frinfrino ci è presentato « avec les épaules un peu lasses, mais non courbées, » simile a « la plus fascinante et inoubliable des courtisanes parisiennes. »? Sì, come si fa a non ridere? Ma è riso verde. Da questo riso, per virtù di contrasti, che l'autore trova e adopera con disinvoltura, ecco scattar fuori l'ammonimento.

Non è un paradosso. Senza sferravecchiare gli arnesi arrugginiti di un pedantismo accademico; senza camuffarsi e pompeggiarsi nel paludamento di una critica goffa e bracalona, l'autore con rara finezza di gusto, pone in questo libro un alto insegnamento; lo nasconde tra un aneddoto piccante e un disegno malizioso se non sempre correttamente originale del Valeri, tra le linee onde tratteggia i vari aspetti dell'uomo e un profondo esame estetico della *Città morta*, che egli stima capolavoro dell'opera drammatica d'annunziana; ma non si che qua e là non traspaia, non si mostri, non occhieggi al lettore attento, con grazia birichina, non esploda alla fine con la violenza di un'idea a lungo repressa.

.
.

Libero Ausonio.

Dal « Veneto » di Padova:

La produzione libraria francese è in verità così abbondante da ostacolare la diffusione in Francia di qualunque libro stampato al di là del confine. La letteratura italiana, tedesca e inglese dei nostri giorni rimane qui pressochè ignorata dal gran pubblico; tutt'al più i romanzi inglesi si vedono a far capolino nei negozi dei librai che si trovano in prossimità dei grandi alberghi. Ma tuttocì che si stampa in Italia di utile, di buono, di bello, non appare mai nè nelle librerie più reputate, nè nei banchi dei « bouquinistes » più popolari. Un italiano che voglia acquistare un romanzo di d'Annunzio, di Rovetta, della Serao, o dei versi di Pascoli o di Stecchetti, deve farseli spedire da Milano, da Torino o da Bologna, poichè a Parigi non troverebbe un commesso di libraio che riuscisse a trascrivere il titolo e il nome dell'autore senza rendersi reo di vari errori ortografici che comprometterebbero la commissione.

Tale stato di cose contribuisce a lasciare nell'oscurità i nostri migliori scrittori; è vero che i francesi se ne infischiano, ma gli italiani avrebbero il dovere di preoccuparsene alquanto..

Un geniale pubblicitista che ha una vasta cultura sì italiana che francese, F. T. Marinetti, ha in questi giorni licenziato per le stampe uno studio sul maggiore dei nostri letterati, che egli ha pomposamente intitolato: *Les Dieux s'en vont, d'Annunzio reste*.

Il Marinetti, che dirige a Milano la rivista *Poesia* ed è autore del *Roi Bombance*, tragedia satirica concettosissima, ha così trovato il mezzo di lanciare, se non un'opera italiana, una pubblicazione consacrata ad un artista nostro, in mezzo alla farragine di libri che vedono la luce in Francia.

E, caso veramente nuovo, il nome di Gabriele D'Annunzio spicca ora, mercè tale stratagemma, fra quelli dei letterati francesi stampati sulle copertine dei volumi che si accumulano nelle librerie dei « boulevards » parigini.

C. G. S.

ADOLFO DE BOSIS

« Gli scrittori grandi, non di rado negletti nel concorso degli uomini, se non forse dai pochi che seguono i medesimi studi, hanno per destino di condurre una vita simile alla morte e vivere, se pur l'ottengono, dopo sepolti. »

Il detto leopardiano mi torna, anche una volta, alla memoria. Non che Adolfo De Bosis sia paragonabile a l'uomo che viva una morta vita:

*anche ne colgon echi, volgendosi attoniti, sette
visetti arguti, rosei nidi ai baci;
mentre al segreto ritmo io tento s'accordi la vita,
con più dura arte, o Libro, che non in te mai posi.*

Ma il poeta vive anche per la gloria. E la gloria è di sapere il proprio nome e i propri canti sulle labbra del popolo. E ciò in Italia non avviene. E sarebbe ingenuo pretendere che avvenisse. E il problema sta antico e profondo. *Perchè la poesia italiana non sia popolare in Italia.* E segreta ci prende la malinconia civile. Siamo a questo punto: due liriche di purissimo genio italiano, i *Convalescenti* e l'*Inno alla Terra*, ch'io mi sappia, non sono neppure sulle Antologie che vanno per le mani dei giovinetti iniziati, nelle scuole, ai primi misteri della rima e del ritmo.

Il mio temperamento, a fondo politico, mi porterebbe assai lontano dalla natura di queste pagine. Dall'arte, passerei attraverso la filosofia (pessimistica, s'intende) e la disperazione, per quella via, mi porterebbe alla formula cronicamente mortale: il progetto di legge. Non sarò così funereo, oggi. Oggi voglio celebrare l'Uomo degno.

* * *

A li Amici e a la Poesia, dedica il poeta le sue *Liriche*. E' il convito de' bei tempi che si rinnova.

L'ospitalità generosa si esercita ancora con quel lusso e quello splendido isolamento che già fece del Poeta nostro in altre auree giornate, il centro d'una sfera d'arte che fu, per ahì troppo breve stagione, luce, forma e calore del rinnovato spirito latino dentro la terza Roma.

Un forte amore mi avvince, nell'ora presente, a questo Poeta. Anch'egli canta negli ozi con propositi. Anch'egli considera la poesia d'altri anni come un fuoco genitoriale. Sì: la Poesia nostra, oggi, forse anche la meglio conclamata, non cessa di apparire, più che altro, balbuzie di tenui cure invece che linguaggio grave e soave, altero e libero, dato da uomini a uomini quasi una salutatione ed un augurio. Solo Adolfo de Bosis ci dà una poesia che è risolutamente opera, dolore, amore, combattimento.

Egli solo ci sembra ancora il Poeta fatto per insegnare al mondo — *speranze e timori non conosciuti* — con un eloquio sempre virile e liberale.

Quest'uomo è l'erede genuino del Foscolo e del Carducci. Senza proclamare mai se stesso, egli agita, ben consapevole, la fiaccola della loro Poesia semplice e grande sui cuori migliori della nazione.

Poi che in questo nostro paese, se quasi sempre manca il riconoscimento immediato alle persone, spazia, fra saldi lidi, il mare della tradizione classica che, anzi travolgere, finisce col far distinte, nei tempi, le correnti individue che più lo hanno alimentato. Bisogna credere alla giustizia storica nei destini della Poesia. E, come furono, vi saranno i grandi vascelli dorati definitivamente sommersi: ed anche vi saranno i piccoli tialchi d'oro che l'onda eterna solleverà verso il sole.

La poesia di Adolfo de Bosis, quale appare dalle *Liriche*, si può definire della forza che anima della bellezza e la solleva. Il Poeta possiede, in sommo grado,

gli arcani psichici ed estetici che lo fanno un espressore mirabile di sè e delle cose universali. Altezza di ideale, nobiltà di concetto, forza d'espressione, squisitezza di sensibilità, potere sintetico, maestria assoluta delle leggi ritmiche, misura sempre logica e colpo d'occhio perfetto sui confini creativi. Tutte queste virtù eccezionali, trovano nel Poeta nostro il connubio più felice e più fecondo.

Io voglio ricordare, prime: l'*Invocazione* e l'*Elegia delle fiamme e dell'ombra*. Entrambe appaiono, forse, alquanto carducciane nel tipo e nel suono: ma giungono a dare l'impostazione a l'intero edificio lirico con una purezza di slancio ed una sicurezza di nerbo sintetico la quale non altro è se non retaggio dei tempi assolutamente classici, vantati dalla musa nostrale. D'altra parte, la poesia del De Bosis è aperta a tutto il mistero della sensibilità e dell'analisi moderna. Egli è dei pochissimi poeti che abbiano versi nei quali odesi vibrare il polso dell'universo reale ed ideale. Il cieco, ad esempio, può intravedere zone d'alta movenza luminosa attraverso l'audizione del distico:

*ne l'alto angeli erranti, esili veli,
ali di sogni passano repente.*

Il sordo può sentir musicale anche il silenzio, meditando il terzetto:

*a quando a quando un fremito sonoro
scuote la pace limpida e profonda.
Trema il silenzio in suoi tintinni d'oro.*

Il muto può raccogliere tutta la sua voluttà canora e sentirla espandersi ai più remoti limiti, leggendo, con i soli occhi, la quartina:

*ben per quante costringe isole il mare
in lunga ansia cercai te fuggitiva
e stanco de l'error più d'una riva
feci di mie querele alto sonare.*

L'angustia dello spazio e l'odio al mestiere di critico che è già nelle mani di tanti altri, mi vieta di dare ogni diffusione all'esame di questa poesia di cui deve

pur tanto onorarsi la Patria. Ma ho il dovere di particolarmente indugiarmi sulle Liriche *Ai Convalescenti*, *A un Macchinista*, su l'*Inno al Mare* e su l'*Inno alla Terra*.

Grande è l'impressione che si ha dalla lettura e dalla declamazione dei *Convalescenti*.

Debbo ad un fortissimo esteta ed amico mio, a Gustavo Botta, di avere la prima volta conosciuta nel suo esatto valore etico e musicale una tal gemma della moderna poesia italiana. Quelle strofe semplici sembrano veramente scritte per essere pronunziate da una voce anatomistica che sappia, a vicenda, affondare e togliere dalla profondità organica dell'idea, con grazia solo superata dalla maestà, il viscere molteplici delle strofe: e se l'arte del dire è suprema, tutti i divini languori della morte quasi raggiunta e della vita quasi ritornata sembrano veramente comunicarsi all'ascoltatore che gode come di una primavera carnale:

*Io parlo a convalescenti
da un lungo male mortale,
a giovani convalescenti
pensosi del loro male.*

*E vedo l'anima sbigottita.
del ritorno verso la Vita
scaldarsi a le mie parole
come le membra nel sole.*

Tale è il destino, tale è la gloria della Poesia. Dire la voce dell'anima alle anime col suono più semplice e più perfetto. Tutta questa lirica del De Bosis è una festa della melodia, una gioia dell'abbandono estatico da cuore a cuore.

L'*Inno al Mare* è una superba affermazione del distico rinnovato. Dopo il Carducci, nessuno osò trattare con tanta regalità di atteggiamenti e sicurezza di ritmi la terribile misura latina. In questa ode l'altezza del concetto e la forza della ispirazione è resa con tutte le possibili risorse dal gioco dei metri il quale sempre è condotto con una maestria ed una originalità degne dell'arduo soggetto preso a tema di sinfonia.

L'Ode a un Macchinista è caratteristica per la coraggiosa sprezzatura del verso e l'esperimento liberissimo dei ritmi. Certo appare il più discutibile dei componenti che formano questa raccolta preziosa. Vi saranno ancora molti che troveranno a ridire su una simile evoluzione anarchica della poesia. Seguire il mistero fonico di una creazione letteraria è ancora più difficile e, per taluni, ingrato, che non iniziare l'orecchio al caos acustico d'una creazione orchestrale.

Io sono entusiasta di questo libero canto. Ammiro il passaggio gagliardo dagli elementi psicologici agli elementi sociali ed universali. E la forma mi pare stupendamente indovinata e l'unica idonea ad esprimere la bellezza verista del concetto dai voli delle enfasi agli arresti delle pause che anche il ferro spinto dal fuoco ha sulla via, come un animale fugato.

E passo all'*Inno alla Terra*, una lirica degna di appartenere al filone indigeno che ha dato i *Sepolcri*, *la Ginestra* e *le Fonti del Clitumno*. Chi ha scritto l'*Inno alla Terra* è un re della Poesia.

Qui, veramente, la poesia lirica è l'espressione di ciò che il poeta, essere sovrumano, sente per l'impressione degli oggetti e per la forza degli affetti che lo muovono e ch'egli direttamente palesa, quasi a pena respirando. E' una poesia che rampolla dall'anima come una ispirazione fatidica, come un tocco continuo di lira che lusinghi ed accenda, a legge alternata. L'*Inno alla Terra* sembra un canto primigenio, uno di quei canti che dovrebbero essere sbocciati all'aurora del genio umano, quando scopo inconscio della poesia era d'ammaestrare, ordinare reggimenti d'estasi e istituzioni di cuori, cantare le azioni degli uomini e degli dei, sciogliere accenti d'anima sotto volte di templi o di cieli. Come negli inni di Pindaro, abbiamo qui il pensiero maschio che pur non invita alla guerra, l'immagine della gloria ma non tra l'armi e le stragi: sì bene il sogno di una gloria pacifica, serena, la quale illustri il nome degli uomini e delle famiglie fra i nubi della polvere olimpica che è, poi, la stessa polvere eterna della vita. Ed anche evvi di

Anacreonte. L'orgoglio civile e politico si disposta alla delizia domestica e privata. La voluttà capeggia, non molle e lasciva, ma piena di grazia e di equilibrata bontà contemplatrice. Questi, dell'*Inno alla Terra*, sono versi che chiudono l'anima di cento poeti.

*Tu che'l diamante
pur generi, lenta, in tua mole,
tu sai su l'eterno quadrante
quante ore di secoli e quante
vigilie e che doglia si vuole,
o laboriosa gestante,
per dare un cervello di Dante
e un cuore di Shelley al tuo Sole!*

.....
*Tu raggiando un riso
da la roteante tua mole,
Tu navigherai come un sole,
Terra, Paradiso!*

Tale è la lirica di Adolfo De Bosis: una creazione isolata nella sua nobiltà e nella sua coscienza, temprata a tutte le fiamme di purezza e splendida del suo giusto oro: un modo greco-latino fatto italiano di nuova razza e di grande portata avvenire: una maschia legge di virtù civile ed estetica: un codice di profondo sentimento patrio ed umano: una poesia, insomma, che è opera d'arte e di natura, che è figlia della visione sincera, casta, rapidamente definitiva del bello.

Se ne impossessi voluttuosamente la giovinezza ideale d'Italia ed anche una volta ripeta il motto del Padre Dante, sul bel volume romano:

« Ma qui la morta Poesia risurga! »

* * *

E' necessario, dopo aver parlato del creatore, parlare del traduttore di Shelley?

Si: perchè avere il De Bosis dato opera a rilevare in versi italiani il Principe dei lirici inglesi è altra prova della generosità e della bellezza nativa al suo spirito che, istintivamente, si riconosce chiamato verso quel pan-

teismo sentimentale, quell'emotività meravigliosa nell'anima e quella energia eroica di gesti e di voci che sono i costitutivi essenziali della figura immortalata nel titolo sacro: *Cor cordium*.

Ricorderò la traduzione incomparabile dell'*Epipsy-chidion* di cui taluni punti fanno sì che l'altezza del traduttore raggiunga così naturalmente le cime iperboree del tradotto? Io ho veduta, fra altro, in essa, un'isola descritta con le più magiche risorse della pittura e della musica verbale. E mi sono chiesto quale misteriosa sovrapposizione di spiriti si fosse mai avverata per dare un gioiello simile alla poesia italiana.

Ma è con un cenno sulla traduzione dei *Cenci*, che voglio chiudere queste righe non d'apologia ma di riconoscimento alla verità.

La tragedia è stupenda. Meglio non si potrebbe chiudere, entro la cornice drammatica, quel quadro singolarissimo del tempo in cui Gesuiti e Domenicani stettero scagliati a lite orba, sì da essere richieste quarantasette convocazioni della Congregazione *de auxiliis* su materie di grazia e d'arbitrio non mai risolte altrimenti che a colpi di scure sui colli più innocenti dell'Umanità.

La ricostruzione del fondo storico è perfetta. L'ombra di Clemente VIII, il pontefice che conta a sola sua gloria quella di aver preparata non più in tempo l'incoronazione di Torquato Tasso in Campidoglio, si proietta magnificamente sinistra sulla tragedia quale è dominata dal giogo psichico di due mostri umani messi ora in terribile ed ora in incantevole antitesi: Francesco e Beatrice Cenci.

Mostruoso il primo, come un abisso incarnato di vizi, mostruosa l'altra nella costruzione dell'anima tutta feminea e insieme straordinariamente giuridica.

Intorno, le altre figure; Giacomo, Bernardo, Lucrezia Cenci, Camillo cardinale, Orsino giovin prelado, e i sicari Olimpio e Marzio disegnati con mano fortissima, mossi, direbbersi, nel laberinto delle passioni e degli istinti, col macchinismo speculativo di Spinoza e il turbine fantasioso di Shakespeare. Tutto ciò, che è assai grande, la

traduzione di Adolfo De Bosis rende con una semplicità nativa la quale si direbbe, quasi, accresca potenza e bellezza alla tragedia esotica che non potrebbe essere di più pura ispirazione italiana.

Basti l'attacco dell'opera, i primi tre versi posti sulle labbra di Camillo cardinale nella parlata con Cenci padre, a dare un'idea di questa poesia senza orpelli e fatta con le sole fibre della carne umana.

*Quell'omicidio è già posto in oblio
sol che cediate al Santo Padre il feudo
vostro che giace oltre Porta Pinciana.*

E, più oltre, l'auto-definizione di Beatrice:

*Io sono libera come
l'aria che il mondo involge, e ferma come
è il centro de la terra, ed universa
come la luce: e il resto ora mi tocca
come il vento la roccia e non mi scuote.*

Il quinto atto che è il maggior elemento della tragedia, balza innanzi, nella traduzione del De Bosis, in tutta la sua orrenda grandezza fascinatrice. Shelley ha immaginato la scena del giudizio della bella Parricida e de' suoi complici con un ardimento che rivela il genio a cui non resta altro gradino fuori della morte. Ed il Poeta italiano ha, specie in quest'ultimo atto, cinto di tutti i suoi lauri la fronte immortale del Poeta britanno. La sua, sia permessa l'immagine, non può quasi neppure più dirsi una traduzione. E' l'adattamento di una veste aurea a un bellissimo corpo ignudo.

Da questa rassegna di Poesia, che, dovrebbe pur essere, checchè si dica, qualcosa per il paese nostro ancora poeticamente così povero e scoraggiato, Adolfo De Bosis, per sé, per la sua vita nobile e bella, per la sua altissima arte di creatore e d'interprete, merita siano ripetute, come un augurio, le ultime tre parole profonde di Beatrice Cenci, ai piedi del ceppo che va a coprirsi del sangue virgineo e contaminato: — « Bene, molto bene ».

Paolo Buzzi.

VINCITORE DEL I CONCORSO DI "POESIA",

MA QUI LA MORTA



POESIA RISURGA

FRAGMENT

Yeux vivants, qui verrez demain vivre la vie
Quand aux miroirs des miens rien ne dansera plus,
Si vous pleurez, pleurez sur moi qui vous envie...
Oh! relire sans fin tes vers que j'ai tant lus,

Vie, adorable Vie, admirable poème
Dont les mensonges sont nos seules vérités!...
Une page! Rien qu'une! Un vers! Toujours le même!
J'en mâcherais la fleur plusieurs éternités,

Ne fût-ce qu'à saisir la fuite insaisissable
De ces éternités qui te sont des instants,
Vie, incessant torrent d'ombre émietlée en sable
Aux sabliers sans fond de l'Espace e du Temps,

Vie ayant les Néants pour buts, e pour essences
Les Morts, et d'autant plus aimable à mon vieux cœur
Qu'il peut ainsi gaîment chanter vos renaissances
Sur un air fanfaré d'alléluia vainqueur.

O croisades des blés humains, toujours rouvertes,
Départs en Germinal, retours en Messidor,
Gueux sortis de la glèbe avec des piques vertes,
Qui revenez des preux avec des lances d'or.

Jean Richepin

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

**NB. — POESIA pubblica solamente scritti inediti.
POESIA ne publie que de l'inédit.**

VOCE DEL MARE

ALLA CONTESSA GINA ARNABOLDI.

Io ti farò morire di dolcezza
 se tu m'ascolterai quando la luna
 gonfia il mio cuore come un cuore umano.
 Sarà rossa la luna ad oriente
 e poi, salendo, diverrà di perla.
 Tu immobile, starai tra flutto e spiaggia,
 - piccola - oh, un punto!... - in faccia a l'infinito.
 Io ti dirò l'ore perdute della
 tua dolce infanzia, l'ore che tu credi
 dimenticate; e i sogni in cui vedevi
 fiori simili a bocche aperte al bacio
 fiorir per te lungo selvagge terre
 ove il giorno non era e non la notte
 era, ma Vita somigliava a Morte.
 Io ti dirò ciò che hai sofferto. Ma
 mitemente, così, come di cose
 lontane, e che non possono colpire
 più, tanto nel pensier le trasfigura
 la poesia de la possente Vita.
 Io ti dirò le cose che tu sperì,
 e per incanto ti parran compiute:
 e la pienezza de' tuoi sensi tale
 sarà, che ti parrà d'essere eterna,
 fulgida innumerevole leggera
 come schiuma di queste onde d'argento
 che si gonfian d'amor sotto la luna.

.... Io ti farò morire di tristezza
 se tu m'ascolterai quando, di piombo,
 grava il cielo su gravi acque di piombo.
 Sarà sospesa dentro la calura,
 nel silenzio, un'attesa di tempesta:
 l'onde verranno a lacerarsi sulla

spiaggia, con rauche grida appassionate.
 Allora, allora, o Piccola, che hai
 così tenere mani e così grandi
 occhi, io ti canterò la veemente
 poesia della vita che vivesti
 prima d'esser la Piccola che sei. -

..... Una zingara fosti. - I tuoi capelli
 battenti il dorso eran color del rame,
 tutti a riccioli, vivi uno per uno;
 e verdastri e mutevoli i tuoi occhi
 di sole e d'onda; e tutto di serpente
 era il tuo corpo in mille avvolgimenti
 esperto, ed arso dal selvaggio sangue
 dei nomadi. - Tu fosti una regina. -
 Passò il tuo carro lungo le mie rive,
 il tuo canto il tuo riso a fior de l'acque.
 I tuoi compagni avean denti ferini,
 rapaci mani e acuti occhi di falco.
 E tu li amavi: ma più d'essi amavi
 la libertà. - Tenevi al petto un fiore,
 sotto il fiore, nascosto, un tuo coltello
 d'aguzza lama. - E fiera su le piazze
 danzavi le tue danze, le tue danze
 di gitana, ricordi?... Non ricordi
 dunque tu nulla?... Dal tuo carro errante
 le gigliacee vedesti, albe fiorire,
 e nei tramonti l'acque insanguinarsi,
 e nei meriggi tutto esser di fiamma,
 anche il tuo corpo, anche la vagabonda
 anima tua come l'arena innumere,
 multicolore come l'onda, libera
 come il vento del largo. - E de le folle

ti piacque il gran clamore, e del deserto
 il gran silenzio, e de le vie notturne
 i fanali rossastri e i torvi agguati
 e il pericolo corso ad ogni istante.
 Di desiderio io ti farò morire,
 se vorrai ch'io ti dica il nome tuo
 d'una volta. - Ricòrdati. - Sonoro
 era, ma dolce, e pieno di malie
 strane. - Non giungi a ricordarti?... - Chinati
 sull'onda, ascolta il pianto innumerevole

de l'acque che s'inseguono, s'infrangono
 e muoiono e rinascono e non sanno
 perchè. - Non ti diran forse quel nome,
 ma in esse sentirai la sua potenza
 dominatrice, o Piccola, che hai
 così teneri polsi per catene
 di perle e così grandi occhi pel sogno.

Ada Negri.

ALASSIO - *Luglio, 1908*

BEE THO VEN

A FRANCESCO CHIESA.

Nero ciclone d'anime dannate,
 mi travolge, o Beethoven maledetto
 la tua musica d'infernale ghetto,
 m'introna d'urlo atroci, disperate.

Cupo settentrione, terremoto
 del paradiso, simun divampante,
 infuocata valanga rutilante
 d'astri verdi, che turbina nel vuoto.

Su un padule, lunari ghigliottine
 decapitan fantasime in capelli
 simili a fiamme d'alcool azzurrine.

Su una soglia una donna ignuda infame
 sprema a due mani i suoi lunghi capelli
 sanguinolenti in un catin di rame.

Corrado Govoni.

Le Coquillage

Sur la plage bretonne, étroite et sablonneuse,
 Au pied de la falaise où blanchit le brisant,
 Quand l'horizon rougit sur la mer somptueuse,
 — Couchée en son hamac, une femme rêveuse
 Berçait au vent du soir son beau corps languissant.

Elle prêtait l'oreille à la voix fatidique
 Des lames qu'on entend déferler et courir,
 Bruissement éternel, chant sauvage et rythmique,
 Long baiser frémissant du superbe Atlantique
 A la Terre — baiser qui ne veut pas mourir.

Et, sur le Crépuscule, un grand nuage mauve
 Entr'ouvrait ses rideaux dans l'espace voguant.
 Nous vîmes dans le ciel une fournaise fauve ;
 L'œil ébloui plongeait dans cette ardente alcôve
 Que pour le Jour lassé préparait l'ouragan.

Jusq'au zénith monta la lumière ravie,
 Et plus sombre devint la femme au front pensif.
 Elle plissait sa bouche, amère, inassouvie ;
 Elle semblait aimer et maudire la vie,
 La femme aux bandeaux noirs, aux yeux d'aigle captif.

Et, marchant dans le sable, où le flot glisse et passe,
 Je me penchai sur elle en un poignant souci,
 Je lui dis : « Souffrez-vous, ou bien êtes-vous lasse ? »
 Elle, sans remuer, répondit à voix basse :
 « Non, seulement j'ai soif... et point de source ici ! »

Dans le creux du vallon, qui descend vers la plage,
 Je savais une source, un clair filet d'argent.
 J'y courus chercher l'eau qui filtre sous l'herbage,
 Et je la rapportai dans un grand coquillage,
 Ruisselante, à la bouche au sourire changeant.

Elle but lentement... et nous nous regardâmes,
 Oh, regard anxieux, étrange flamboiement !
 Je ne sais pas quel philtre alors nous nous versâmes,
 Mais, dans ce long regard, se cherchèrent nos âmes,
 Fouillant dans leur tréfond l'énigme éperdument.

L'air était saturé de lande et de genièvre
 Et dans nos cœurs gonflés déjà grondait le dieu.
 Nos paupières tremblaient, nos yeux brûlaient de fièvre.
 Mais un pouvoir plus fort que moi scellait ma lèvre...
 Je détournai la tête en lui disant adieu.

Et, sur sa face pâle, une ombre défiante
 S'épandit ; dans ses yeux, un fauve éclair brilla,
 Puis elle me tendit la coupe étincelante...
 Douce, elle murmura : « Toute la mer y chante...
 Si vous aimez le triste Océan... gardez-là ! »

Ah ! depuis cette sombre et splendide soirée,
 Je n'ai plus vu la mer et son gouffre béant,
 Mais, dans la solitude et la foule affairée,
 Toujours, toujours j'entends la coquille nacrée
 Chanter à mon oreille ainsi que l'Océan.

Et je revois toujours l'heure, l'heure indicible,
 O femme aux bandeaux noirs, au sourire blessé...
 Je puise dans tes yeux ta soif inextinguible,
 Croyant boire sur ta bouche le feu terrible
 Que, dans nos cœurs, tous deux nous avons terrassé !

Edouard Schuré.

L'OASI

Alla Sig. MARIA CATTOZZO-PANCERA.

*... Sub œbalicæ memini me turribus arcis
qua niger humectat faventia culla Galesus
Corycium vidisse senem: cui pauca relictis
juiera ruris erant*

P. VERG. GEORG. IV.

Isola verdeggiante in mezzo a un mare
d'immobil sabbia, era un'oasi lieta
di bionde messi e di fontane chiare.

Nudrita da una pia gioia segreta
al docil terra offriva a' suoi coloni
il pan che sazia e l'acqua che disseta:

e gli uomini crescean securi e buoni
ad una mensa ove la Madre antica
partia fra loro i securi suoi doni.

L'uno era all'altro un'alacre formica:
nulla per sè, tutto per tutti: il pane
era in comune come la fatica.

Nell'aria era una romba di lontane
collere: il mar. Ma Coricio, il canuto,
v'udiva, dentro, un canto di campane:

vedea, lontano, il sentierol perduto
su la montagna e, in alto, fra i castagni
stormenti al sole, il campicel vissuto.

Vi si vedea fanciullo, fra i compagni
fanciulli anch'essi, intesser sogni d'oro
ne' caldi vespri queruli di lagni:

là su lo spiazzo: e, intorno, era il pianoro
qua là bianco di case a cui veniva
dai campanili un giubilo canoro.

Vi si vedeva al tempo dell'oliva,
già fatto adulto, premer con le forti
braccia sul forte vemere la stiva:

là su, lontano, oltre gli oceani i porti
le città: là nel borgo a cui da un greppo
benedicea la casa de' suoi morti.

Care memorie! Era sì dolce, a ceppo,
vegliare al fuoco e aver, quando la neve
teneva il monte, il suo granajo zeppo.

Poi quel ricordo si velò: la pieve
sparve, anche sparve, non più suo, quel campo,
quel picciol campo che sapea le breve.

Era un ignoto, ora, fra ignoti. Un lampo
guizzò su l'onde. Ecco: la nave urtava
contro uno scoglio: e non v'avea più scampo.

La vide egli tuffare entro la cava
scia la riversa poppa e alzar la prora
nel tragico crepuscolo di lava;

fremida d'urli, ardua di teste: allora
gittò gli occhi e le braccia al paliscalmo
che prendea largo nella rossa aurora...

se l'erano conteso a palmo a palmo,
le belve! E il sangue dalle aperte vene
rigava il mare trasparente e calmo;

ma quando, spinto da una brezza lene
per l'ampia solitudine, il battello
dopo tre giorni urtò contro le arene,

l'uno abbracciò nell'altro un suo fratello.

II.

Pochi: ma basta un'anima, una vita
a riempir di sè, come un gran fiume,
tutta una solitudine infinita.

Divisi da un sotil fiotto di spume
deserto e oceano si perdean lontano
sotto un ceruleo lievito di brume:

distesa immensa ove, tra cielo e piano,
venivano, sospinte anime, l'onde
a infrangersi alla soglia dell'arcano.

Ma erano gli espulsi, essi: le fronde
divelte all'imo perchè l'altre in cima
crescessero più schiette e più feconde:

avevan chiesto un'altra terra opima
che fosse ai loro teneri rampolli
più buona madre che non fu la prima:

e alimentata da ruscelli molli
venne essa incontro ai viandanti blanda
lungo un soave azzurreggiar di colli:

venne, traverso la deserta landa,
l'ignota Madre incontro ai figli ignoti
aulente di ginepro e di lavanda:

meravigliosa, quale ai di remoti
i grandi Patriarchi d'Israele
l'avean promessa ai figli ed ai nepoti:

stillante dai cavi elci il latte e il miele.

III.

C'era il buon miele, sì, c'era il buon latte
ma in grembo della terra. E il pino e il cerro
lussureggiavan nelle selve intatte.

Colpi di scure ed opere di sterro
chiedea la selva; e diedero i rifiuti
del mar lontano alla bisogna il ferro.

Le ancore rugginose e i rostri acuti
divennero ascie e vomeri; e le sarte
cappî a cacciare i bufali cornuti.

POESIA

L'aspra materia in cui si foggia ogni arte
diede così gli arnesi: ed i boschi atri
furono dissodati a parte a parte.

L'ascia dischiuse il varco ai curvi aratri
via via: tal che la terra che in suo cuore
avea nutrito i sugheri e gli albatrì,

senti nell'onda delle messi in fiore
crescere il biondo pane profumato
dalla fatica umana e dal dolore.

E la speranza, il mesto fior velato
dal pianto, riaperse le corolle
dai teneri ricordi del passato.

Ognuno udi traverso l'ime polle
battere un cuor che alimentava il grano
vissuto in grembo delle avite zole:

avea recato dal poder lontano
in suo viaggio ognun quanto di messe
potea capire il pugno della mano,

e non invan: chè lieta di promesse
poi ripagò la madre Terra a moggia
le agresti offerte e le opere indefesse.

Il grano ringorgò nella tramoggia:
girò la mola e il forno alitò caldi
soffi aromati dalla bocca roggia.

L'umil tribù crebbe in istato. I baldi
figli, i rampolli nati in questo mezzo,
fecero i cari vincoli più saldi:

furono anch'essi (Coricio per vezzo
diceva « i bimbi miei » quando a chi grige
le chiome ed a chi bianche eran da un pezzo)

padri, avi anch'essi: e, dietro le vestige
dei morti, i vivi impresser nello sguardo
dei nascituri la paterna effige.

Così, senza esser padre, il buon vegliardo
ebbe anch'esso i suoi figli, ebbe i suoi bimbi:
l'irto cespuglio nell'april suo tardo
ripalpità di bacche e di corimbi.

IV.

Passarono anni: i vecchi esuli, i nonni
dei nonni, ora dormivan l'uno accanto
all'altro, era sì pochi! i loro sonni:

non attendeva il salice del pianto
che lui: lui che all'opaca ombra futura
l'avea piantato in fondo al camposanto.

E Coricio traeva, quando la cura
gliel consentiva del suo breve Stato,
ivi a temprarsi dall'estiva arsura.

Ma più che il chiuso ombratile sagrato
amava il borgo onde brusiva a sera
la vaga eco di quello ov'era nato:

la tiepida casuccia che non era
quella ma tuttavia dolce: chè al labro
gli richiamava l'infantil preghiera:

l'aja su cui dal mondo ventilabro
le aduste braccia arcavano il frumento,
l'umil fucina ove cantava il fabro.

Coricio amava, altero dei suoi cento
anni, udirselà fremere d'intorno
la propria vita come selva al vento:

vedersela aumentar di giorno in giorno
fuori di sè: viverla, adagio, tutta,
anche oltre l'ora che non ha ritorno:

esser l'annosa pianta che, distrutta,
lascia alle stirpi la sostanza opima
che aprile educa in fiori e giugno in frutta.

Lunge dal suol natio, sotto altro clima,
senza rampolli, il vecchio esule ceppo
sentia presente la gran Madre prima
più che non fosse stata sul suo greppo.

V.

Sfingica immensità la sitibonda
sabbia appariva in lontananza quasi
pietrificato mare, onda contro onda:

ove sperduta nei remoti occasi,
ergesse al cielo la cerulea poppa,
irto vascel fantasima, l'oasi.

Ombre di sfingi dall'enorme groppa,
rompean le nubi del deserto spento
la linea dei colli ardui: la poppa;

e i vasti cuori al premer dell'evento
ch'uno incombea su tutti, era un sol cuore
impavido e provato a ogni cimento.

Ma se, stagiato nel diffuso albore
dell'anima, appariva dalla perdita
lontananza a que' mesti un brolo in fiore,

ognuno in suo pensier dietro la muta
orma dei sensi riprende da solo
la strada dai remoti avi saputa:

ognun seguiva, o rondine del brolo,
per vie dirverse, in quel suo vago andare,
ombra d'un sogno l'ombra del tuo volo.

Grande era il mare, è ver, ma più del mare
grande era il sogno per cui l'adducevi,
fedel compagna al grigio casolare.

A chi tra un lieto scampanio di pievi
si profilava una collina in giro
sopra un ricamo di cerulee nevi:

a chi, come una conca di zaffiro,
si dischiudea la valle prediletta
quasi velata da un sottil respiro:

agli uni e agli altri biancheggiavi in vetta
del poggio o al piano tu che ai semplici avi
avevi offerto l'acqua benedetta;

chiesuccia, tu che ogni anno ricantavi
gloria, quando la rondin pellegrina
facea ritorno alle tue vecchie travi.

Destavi in gloria il piano e la collina
ch'era già pasqua; e all'alba ogni villaggio
uscìa più lieto dal suo vel di brina;

propiziavi al terso paesaggio
d'oro i meriggi bianchi, sì, di sole
ma miti come vesperi di maggio.

Pasqua di pace! E dalle stradicciole
l'alba recava al paesel festivo
brusio di voci e olezzo di viole:

le stradicciole discendean dal clivo,
rivoli di letizia, a empir la gaia
la limpida domenica d'olivo:

via via destavan garrule di ghiaia,
serpeggiando in viottoli, tra file
d'alberi, qualche fattoria qualche aja:

vicine sì che il breve campanile
potea segnarle con la croce bruna
tutte, dalla sua cuspide sottile:

ma care agli avi che traean dall'una
per le bisogne all'altra ed eran paghi,
qual che si fosse, della lor fortuna:

foss'essa un verzier, rotto da vaghi
zampilli, al poggio o un praticel palustre
sepolto, a valle, tra canneti e braghi,

non fosser che le braccia, onde le lustre
zolle fumavan umide al mattino
come ostie aperte dal lavoro industrie.

E non men care ai bimbi che il vicino
borgo traea, nei vesperi dorati
su la piazzola a batter mattutino:

bimbi d'un'altra età, ch'eran poi stati
padri, avi anch'essi: un'eco nell'esiglio
mesta ma dolce de' bei tempi andati:

voce del sangue che di padre in figlio
veniva ora facendosi più buona
velata ogni dì più dal lungo esiglio,

ma dolce: come da una vecchia icona,
risorridendo ai mistici eremeti,
l'anima, a veder più che la persona,

viene a cantar nell'oro i dì sfioriti.

VI.

Coricio sorridea: quel suo lontano
avo che il buon Vergilio avea veduto
mondar legumi nell'ebalio piano,

quel re che di tre juieri, rifiuto
del vomere, avea fatto alla dispensa
un prodigo di poma orto fronzuto,

l'antico avea raggiunto oltre l'immensa
solitudine il nuovo e sedea seco
lui, non veduto Nestore, a una mensa.

Così veniva a conversar, se il cieco
vate è nel vero, Atena bellatrice
col fabro d'ogni inganno Ulisse greco.

Troppo egli avea profonda la radice
nel suo poggio lassù, per troppi rami
vi si espandeva in ubertà felice,

perchè la nostalgia de' giorni grami
non lo riafferasse a quando a quando
co' suoi brevi ozî e le sue lunghe fami;

ma sorrideva: sorridea pensando
che, bimbo eterno, il cor batte a ritroso
l'orma che impresse il Senno venerando.

Vicin cogli anni al termin dubbioso
in cui s'indugia la giornata piena
d'opere innanzi all'ora del riposo,

ecco: ei sentiva, risospinta vena
da ignote scaturigini, il ricordo
pulsare a fior dell'anima serena;

e in cuor piangeva; come un giorno a bordo
non aveva pianto nel vedersi il mare
crescere intorno col suo ruggio sordo.

Ma lì, seduto accanto al focolare,
il Nestore invisibile avea scorto
l'occulta doglia tra le ciglia chiare:

e, come quello che nel piccolo orto
dalla gran Madre antica aveva appreso
la sapienza che fa l'uomo accorto,

gl'infuse in cuore (in quel suo cuor proteso
verso il passato) l'alta pace austera
che avea saputo in riva al suo Galeso:

la pace onde s'illumina la sera
dei giorni estivi su cui sia passato,
spazzando il nembo, un vento di bufera,

Sospinta qua e là come da un fiato
d'astri la nuvolaglia atra si sfiocca,
s'allunga nel crepuscolo dorato,

sembra un pennechio cui dall'aurea rocca
tragga, filando, un'invisibil Cloto
quel dolce oro del cielo a ciocca a ciocca,

mentre la luna al limite remoto
dell'orizzonte par che scruti e segua,
arcana sfinge, con lo sguardo immoto

l'ora che sfiocca in attimi e dilegua.

VII.

O piccol borgo, ove ruzzando al sole
Coricio aveva appreso, appena uscito
dal guscio, i primi passi, le parole

prime! Oh rude signor di poco sito
ma pur con le sue crepe e le sue lebre
bello a' bei giorni casolare avito!

Oh nelle estati irrefrenabil febre
d'opere! Egli chiudeva, ecco, bel bello
sui teneri ricordi le palpebre,

ecco: e la casa, il borgo, il campicello
gli risplendean dal placido confine
come tre gemme in cima ad un anello.

Cose remote un giorno, ora vicine,
su cui versava il sogno come un cielo
la sua rugiada tutte le mattine:

POESIA

velate un poco dal ceruleo velo
del tempo, sì, ma come il vespro mite
vela di luce i limiti del cielo.

Ferito nel suo cuor per tante vite
esuli egli sentia nell'ora estrema
cantare amor da tutte le ferite ;

mercè tua, madre Terra: o che tu frema
nelle tempeste o che tu intrecci un vago
idillio nel georgico poema,

l'uom per te canta e benedice, pago
se tu gli rida in cuor come tu ridi
placida in vetta al monte o a fior del lago

o nella selva garrula di nidi.

VIII.

La grande ora appressava: la parola,
detersa dalle lacrime, al canuto
non faceva più nodo, ora, alla gola.

L'anima che avea visto, di tra il muto
premere dei ricordi, uomini e cose
come increspata da un sorriso arguto,

si spianò s'irraggiò si ricompose
in pace: rispecchiò monda e serena,
come un bel rio, le immagini pensose.

Coricio ora vedea, turbata appena
dall'alito, aleggiar su la sua pace
l'effusa in ogni sguardo occulta pena.

E quale, dopo l'opra pertinace,
s'indugia il padre con la sua famiglia
raccolta intorno alla ridesta brace ;

chi racconcia sue rozze arti, chi viglia
la semente, egli guarda ilare; tale
Coricio attese l'ultima vigiglia.

Protetto da una nuvola d'opale
lo illuminava, deità presente,
l'esule dal bel fiume avo immortale:

e quando a dir moss'egli la fluente
barba, oh il candore! Parve che s'aprisse
tra nevi il varco un'onda di sorgente.

- « O miei figliuo i, la vostra uggia, ei disse,
mi fa pensare a un roseo mattino
attenuato da una lieve eclisse :

a quel che vela i cieli ampio turchino
crepuscolare, mentre il dì raggiante
non anche è giunto a mezzo il suo cammino.

Ma non è che un momento: e il viandante
vede, indi a poco, più spiccata e bruna
l'ombra riprofilarglisi alle piante.

Non io che, spinto dalla mia fortuna
lasciai la grande patria e quel non grande
ma pur dolce orto che una siepe impruna,

non io che mossi per impervie lande
cacciandomi dinanzi triste e solo
le mie care memorie venerande,

vi dico: aveste un mondo per un brolo:
obliate la Madre che non diede
ai figli altro viatico che il duolo.

No: amatela, io vi dico: esso è, mercè de
gli avi a cui fu conforto in loro fuga
l'antico amor se non l'antica fede,

sacra: amatela, amate, per la ruga
che loro incise su le fronti austere,
la santa madre che nel cuor vi fruga.

Chi non la vide nelle bionde sere
quando si è desti e tuttavia si sogna
svelarsegli di fondo a un suo verziere ?

Chi non l'udì, nè certo era rampogna,
rievocare il dolce tempo antico
ai semplici avi intenti alla bisogna ?

Fu ingiusta? Ebbene: amatela, io vi dico,
di più; chè anch'essa segue esule l'orme
del figlio buono che n'andò mendico.

Ingiusta, sì: ma, mentre il figlio dorme,
essa di là lo veglia e su l'adusto
capo gli stende la sacra ombra enorme.

Tracciatele la via col piè robusto,
ma non le dite che i vostri avi grammi
han mendicato il pane a frusto a frusto.

Piegate in arco trionfale i rami
dei vostri alberi in fiori al suo passare,
spandetele d'intorno i bimbi a sciami...

Ma che dico? Essa è qui: non c'è qui alare
ch'essa non vegli confidente e occulta
come un antico genio familiare;

e qui rimanga ove la terra esulta
di lei ch'è pur sua figlia: ove a distese
le ondeggia intorno l'aurea messe adulta:

qui rimanga e sia nostra. — Egli protese
le braccia verso quel buon pane in erba
che inghirlandava il solatio paese

e proseguì: - Ben venga la superba
state! Ch'io senta, o spica de' miei padri,
d'intorno a me la tua fragranza acerba.

Nel paese dei buoni avi i mezzadri
mietono quel dolce or lungo la costa
della montagna frastagliata a quadri:

ma di rado quel dolce oro che costa
oh quanto! indi consente all'umil desco
foss'anche un pane dalla dura crosta.

Ma qui... guardate! Or or fioriva il pesco
e già la messe ostenta in lontananza,
di tra le case, il colmo gigantesco.

Fummo gettati qui senza speranza
di ritorno: essi e noi: gli uomini e i semi:
pochi: ma il poco genera abbondanza.

Crescemmo: e ai molti (o vecchio cuorchetemi?
parla e sii schietto) la selvaggia terra
disse: restate! E noi spezzammo i remi.

Erra l'uomo in sue leggi, essa non erra:
avevam tocco il solitario approdo
consunti dall'inedia, ebbri di guerra.

La Madre ci ospitò, diè norma e modo
alla nuova repubblica: ci apprese
a estrur capanne con la sala e il biodo:

ci diede le arti e i buoi: ci fu cortese
d'acque, provvide all'oggi e alla dimani
col pingue colto e l'ubere maggese.

Così nei semplici abiti e nei sani
usi attingemmo per virtù d'istinto
l'aspra energia de' buoni evi lontani.

Ma il reietto dagli uomini, il respinto
dal sen materno anch'esso ama la luce;
la santa luce splende anche sul vinto,

anche su noi ch'espulsi dalla truce
marea risalimmo alacri a ritroso
verso la fonte a imbeverci di luce.

Fu bene, o figli? Io non so dir, non oso:
tanto discorda da quel dolce bene
ch'è la gran patria e il poco orto frondoso.

Questo oso dirvi e so: ch'ogni di viene
dalle remote origini più monda
la vita che vi scorre entro le vene.

Una ovunque è la terra: ma gioconda
è solo ove la lieta opera agreste
l'esalta nel lavoro e la feconda.

Viragin chiusa nelle sue foreste
vuole chi la conquistò e le discinga
dai forti lombi la selvaggia veste:

E noi, spezzata l'esil prua solinga,
la conquistammo. Tra il possesso certo
del bene e l'ingannevole lusinga

del meglio era, dio termine, il deserto
silenzioso e il vasto oceano insonne:
la chiusa sfinge a piè del gorgo aperto;

ecco: e i vostri avi e gli avi delle donne
vostre poser contro essa e contro il fato
le loro inviolabili colonne.

Non le varcate, o figli: il poco stato
vi basti: maturate i tempi novi
ma con radici salde nel passato.

Fate che la vostr'anima ritrovi
nella comune origine sè stessa:
di buon consiglio il nostro error vi giovi.

La terra tenne in voi la sua promessa:
siate degni di lei che pia converte
in pane e in gioia l'opera indefessa.

Ricompensate le serene offerte
con l'opera che serba il cuore immune
dall'ansia cupa e dall'accidia inerte:

siate concordi; il focolar comune
v'offre la pace, come un porto fido
quand'urlan le tempeste e le fortune.

Nulla, quando il frangente insulta il lido,
so di più dolce, o figli: orrido fuori,
dentro è tutta una piuma il molle nido.

Non è, che Dio lo serbi a di migliori,
quel che lasciammo: ma dolci, ma fatto
tiepido tuttavia dai nostri cuori:

dai nostri esuli cuori e dal contatto
della gran Madre che trasfuse in essi
la giovinezza del suo grembo intatto.

Essa educò negl'intimi recessi
per voi da' remoti evi la sua forza
sotto le pallide ulve e i rovi spessi:

attese entro la folta ombra che smorza
l'arsura ad istillar lieviti e sali
nell'involucro della rude scorza:

per voi, che nelle antiche albe lustrali
forse avea visto issar le rosse antenne
per mari ignoti verso ignoti scali;

cercanti in una cupa ansia perenne
un bene inafferrabil come il flutto
sospinto innanzi dalla prua solenne;

superstiti di un popolo distrutto,
forse, travolti dalla forza cieca,
uomini e numi, nell'immenso tutto:

certo errante nei secoli orda bieca
da tutti i porti a tutte le contrade
col gesto umil che implora e il cuor che
[impreca.

Essa v'attese alle deserte strade
traverso i tempi: e quando voi veniste
vi riasterse colle sue rugiate.

Voi le chiedeste asil nell'ora triste:
l'aveste: aveste, e non sia stato invano,
la libertà ch'è il fior delle conquiste;

aveste monde l'anima e la mano
a compartir, redenti dall'amore,
sul comun desco il pan quotidiano;

vi basti. E quale a breve isola in fiore
è intorno effuso il mare ampio, tal sia
l'anima vostra intorno al vostro cuore:

ceruleo cerchio che si fa via via
più grande, immensa conca che trabocca
di liquidi astri in sua malinconia:

palpito innumerabile che tocca
porti e città: fresco alito soave
che di sè lascia sapida ogni bocca.

Tal sia, redenta dall'accidia grave,
l'anima vostra: immensità serena
che illumina le livide ombre cave.

Così che a sera, quando il ciel si vena
d'oro, se i borghi scendono a specchiarsi
in quell'azzurra immensità serena,

sembrino, i vecchi arguti borghi sparsi
lungo le vie del sogno, un gregge mondo
disceso a ber dai pascoli riararsi.

Adoratela in voi traverso il biondo
vel de' ricordi, la gran Patria avita
sperduta di tra i vortici del mondo.

Specchiati dall'azzurra onda infinita
vi risorrideranno il piano e il monte
tanto più tersi quanto più la vita

pulserà schietta dall'occulta fonte.

ADRIA.

Marino Marin.

MUSIQUE EN PROVINCE

Dans la ville lointaine, ah! cet après-midi!...
 Les plantes chaudes embaumaient.
 Un solitaire automne, un lumineux jeudi
 Habitaient les miroirs où deux siècles dormaient.

Trois portes, largement, s'ouvraient sur un enclos
 Dont les dahlias étaient mauves,
 Dont les murs étaient vieux, et mûrs le blancs pavots,
 La fontaine moussue et les vignobles fauves.

Tout sentait l'abandon. L'ennui dans ce logis
 Plein d'une artistique bohème,
 Où les tableaux étaient subitement rougis
 Par le feu de septembre et d'un soleil suprême.

Tristesse, violons, passe-roses, couchant!
 Tout près était un cimetière.
 Le salon suranné se remplissait du chant
 D'une enfant pauvre, belle et gauchement altière.

De tous ses cheveux blonds et de tous ses vingt ans
 Elle croyait à la musique.
 Et les beniols, le thé, les glycines aux vents
 Étaient ce que je sais de plus mélancolique.

Au lieu du violon, un artiste semblait
 Très doux, l'air indéfinissable,
 Avoir rêveusement l'automne sous l'archet...
 Et je ne me sentis jamais si périssable...

Vigne-vierge dorée avec la fin du jour,
 Jeune fille sans fiançaille,
 Jardin de dahlias, longues notes d'amour,
 Ciel couleur d'allégo, d'incendie et de paille!...

Désespoir des gosiers qui sanglotaient tout bas
 Larmes, larmes, gouttes de flamme,
 Pleurs qui trempaient les cils, mais qui ne coulaient pas,
 Ou qui coulaient plutôt sur le versant de l'âme...

Ode, lyrisme, éclat!... Crescendo du désir!
 Andante traînant dans la chambre...
 Ames à ras du sol que l'air venait saisir
 Et mêlait dans le tas des feuilles de septembre...

Oh! tout cela de tendre et de désordonné
 Qui vivait parmi cette fête!...
 Beau, plaintif, orgueilleux, maudit, découronné,
 Dans le couchant passait mon spectre de poète.

Ah! ces cris, ce grand cri: « Prophète bien-aimé! »
 Ah! pauvre femme inassouvie...
 O déclin des trente ans... ô soleil désarmé...
 Double automne! Et mourant, je respirais lassé...

Ah! fin de tout!.. Jardin si clos, silence lourd,
 Passion! Émeute farouche!
 Petite ville où l'on agonise d'amour,
 Sang du cœur se jetant sur celui de la bouche!...

Oui, je le savais bien; je n'aurais plus jamais
 Que ces oeillets, que ces minutes.
 Rien ne me rendrait plus un homme que j'aimais
 L'homme de mes cent soirs et de mes cent disputes!...

Prophète!... Quel visage, ô ciel, je vous donnais,
 Quel trop cher, quel trop beau visage...
 Avec les violons, vers vous, je me traînais
 Et vers vous, je brûlais avec le paysage.

Inutile transport!... Un artiste, toujours
 Mélancolique et monotone,
 Groupant autour de lui le chœur des vains amours,
 Appuyait son archet tout le long de l'automne.

Et, soudain, et soudain, je me trouvai debout
 Comme si, pensant, apeurée,
 Que la musique allait mettre le feu partout,
 J'eusse voulu souffler sur sa torche dorée!

Ah! cris trop répétés... trop torturés, cris chauds...
 Cœurs haletants... Voix haletante...
 Par-delà les vieux murs, on voyait les tombeaux
 De la petite ville uniforme et constante...

Hélène Picard.

INFINI

Quel amour, ô mon Dieu, doit donner cette femme
 Qui, dans l'adolescence, eut une si belle âme,
 Délicate à l'excès, capable d'en mourir
 Et pleine du besoin mystique de souffrir...
 Quel amour doit donner cette femme si fière
 Qui vous chercha, Beauté... qui vous trouva, Lumière...
 Qui, pure, renversait sa tête, le soir bleu,
 Pour mieux vous aspirer, vous, son Dieu; vous, mon Dieu!..
 Quel amour doit donner cette femme si grave
 Que votre passion posséda sans entrave,
 Dont les bras s'élevaient transportés de désir,
 Dont les bras s'écartaient à fin de vous saisir,
 Dont les bras se fermaient en croyant vous tenir...
 Quel amour doit donner cette femme divine
 Qui vous a, Dieu parfait, porté dans sa poitrine,
 Qui vous a confié son immortel honneur.
 Et son éternité, bienhement, Seigneur...
 Quel amour doit donner cette femme si grande,
 Maître des Infinis, ah! je vous le demande!
 Dieu de sa charité, Dieu de son idéal,
 Dieu plus profond encor que ne le vit Pascal...
 Quel amour doit donner cette femme, vous dis-je,
 Quel amour plein de pleurs refusés et voulus,
 Quel amour plein de ciel, d'enfer et de vertige,
 Alors qu'elle aime un homme et ne vous aime plus!..

Hélène Picard.

MEDITAZIONE

A PAUL ADAM.

Rimpianti!
 Come un lungo sospiro di mandola,
 come un'ala candida,
 perduta nell'immenso deserto del cielo;
 come un bruno profumo di viola,
 come un lembo di velo;
 come una squisita mistificazione,
 come l'ultima nota di una canzone;
 come dei fiori in mezzo alla corrente
 di un torrente, a capriccio;
 fiori d'autunno, fiori, splendori di primavera,
 Rimpianti!
 Come una menzognera promessa dell'amata;
 come un viaggio interrotto a mezza via,
 come una malinconica pazzia,
 un entusiasmo morente per una enorme idealità;
 come l'attesa verso a chi verrà;
 Rimpianti!
 eterna fatalità del vivere!

Anima mia, a piangere,
 sulli orgogli porpurei;
 sopra ai gilli porpurei dell'orgoglio;
 Anima, a riguardare
 questo cordoglio, misero, nudo;
 aver svestita la corazza d'oro,
 obliato lo scudo,
 in un incanto molle, in un bieco lavoro
 di malie capziose,
 aver troppo odorato le rose affatturate,
 e rimpiangerne ancora la malia,
 ridestato alla vita, dopo questo torpore.

Incominciar di nuovo:
 la romanza banale canta al tramonto della serenità,
 come un'imposta ilarità
 sul viso istrionesco e addolorato.
 Anima? Ombra? Tutto quanto è passato
 non tornerà? Risalirai pel fiume?

Vedi le apparizioni: erano amiche, buone:
 un'angoscia ha passato, ed ha gelato.

Ed esaltarsi ancora? Per vivere? Perché?
 Partire, andar lontano
 col desiderio insano
 d'altre città, d'altre donne, d'altre cose;
 come qui, anche là,
 troppo fragranti rose fan sostare alle siepi.

Ed allora?
 Come sempre, ancora.

Rimpianti!
 Dei ricordi, fremiti ed accordi d'una lira che spira.
 Anima, sei tu certa d'esser trascorsa per questi paesaggi?
 Anima, hai tu creduto ai bei miraggi della tua coscienza?
 L'adolescenza è morta: o non fu un sogno?
 Ogni sogno è una tua inquietudine.
 Ad ogni svolta di strada
 hai lasciato una parte di te stessa:
 se giungi in fondo
 vi è una tomba d'oro:
 vi hai nascosto il tesoro
 della sublime tua ingenuità.
 Se guardi in torno, delle filatrici
 filano notte e giorno senza un sorriso, senza una parola,
 accoccolate lungo alle pendici d'improvvisi calvarii;
 filano: oh mani indifferenti, o dita unghiate e lente!
 Lentezza d'agonia: lentezza calcolata: ogni gesto nel cuore
 rinnovella il bruciore delle nuove ferite;
 oh, sguardo fondo e cavo ed insistente,
 che conosce di spegnersi e non cessa!
 Sulle pendici queste filatrici
 stirano e avvolgono
 il lino di una stola funeraria.
 Non chieder perchè fanno: fanno, filano, come tu vivi.

Il sogno è dunque stanco di salire
 mandando incensi alle stelle?
 Anima, sei tu stanca di soffrire
 pel riso ambiguo delle vicende antiche?
 La gioia va e cavalca sul vento;
 non tornerà! non tornerà!
 Questa luna d'argento
 è stanca anch'essa di cavalcar le nuvole.
 Il dolore vigila le tue divinità
 inutili e superbe.
 Non vorrai tu sdraiarti in mezzo all'erbe
 troppo umide ed alte
 per attender chi giunge?

Se tu camminerai, ti raggiungerà
 sempre, sicura,
 ti troverà più stanca e disillusa.
 Fermati: il Desiderio,
 amante appassionato, tende in vano
 i lacci alle Chimere:
 la Noia plana.
 Neri uccelli pei cieli sempre azzurri,

aquile imperiali,
 aquile ghiotte al luccicare delle tue pupille!

Fermati, o meglio ancora, sta a dormire;
 non così stanca, nè così disillusa
 come se avessi compiuta la via;
 con un profumo esiguo di poesia;
 credi; e dormire per lasciarti morire
 in un vago sospiro di speranza.

Fermati. Filano il lino notturno
 le filatrici accidiose e costanti.
 Sopra alla stola non vi saran ricami,
 non i fiori che brami.
 Dove trovar colori?
 Il sole è morto dietro alle stelle;
 le dita filano;
 il filo fremita.

E' il tuo lungo pensiero,
 Anima, che si svolge
 da un passional segreto,
 che si conturba e volge, Anima, imprecisato,
 nell'ora del mistero.

G. P. Lucini.

TES YEUX

Je les crains tes grands yeux, souples, obscurs et vagues
 Dont je voudrais, saisi d'un vertige assassin,
 Crever l'orbe au milieu du bistre qui les ceint
 Pour en faire à mes doigts des chatons et des bagues!

Semeurs indifférents de souffrance et de maux,
 Paresseux allongés sous le rideau des franges,
 ... Bijoux noirs que les veufs dans les romans étranges
 Font naître d'un squelette en calcinant les os...

Des candeurs d'Ophélie aux feux de Messaline
 C'est l'aimant emperlé d'une larme saline
 Qu'entrouvre la Sirène à l'écueil du rocher!

Mais malgré leur langueur perverse et obsédante
 J'ai vu passer en eux sous les cils rapprochés
 Le sourire immortel de Béatrix au Dante!

Jean Cocteau.

I Cercatori d'oro⁽¹⁾

(POEMA IN PROSA)

Ero stanco dal lungo cammino. Scorto poco discosto un macigno, il cui aspetto singolare aveva un non so che di memorativo, vi montai, mi adagiai, sicuro che mi avrebbe conciliato il riposo la placidità ascetica di quel monolito, che era sopravissuto al caos di una epoca geologica e all'esodo di un mondo preistorico. Infatti stetti poco, e mi addormentai. Il sonno fu un garbuglio di sogni.

Ed ecco, la faccia terrestre era una pietrificazione sterminata, bigia come lava di vulcani, ed incrostata di tumori e di pustole di pietra in modo da arieggiare il dorso di un cocodrillo smisurato; e il cielo, aggravato da un sommovimento di nubi, immoto e cupo sopra la terra, pareva che appesantisse maggiormente il silenzio senza fondo. Io mi meravigliavo di vedere questo strano spettacolo, e non capivo in qual modo potevo vederlo, giacchè mi pareva di non esserci; quando mi avvidi di essere un granellino di mica smarrito in quella solitudine inviolata, e che luccicavo nell'ombra; e luccicando sentivo di volerlo e poterlo vedere. E vidi che a poco a poco le incrostazioni si sollevavano e gonfiavano come cupole, finchè, sforzate dal fervore interno del crescere, scoppiavano; e da ogni bica rotta veniva fuori un albero, e ogni albero era solo e grande, e giganteggiava come un monumento. La faccia della terra era divenuta una selva. Allora una falange di uragani piombò dal cielo sconvolto a scarmigliarne e scoscenderne le chiome profonde; e gli scontorcimenti delle piante sotto la rabbia delle nubi tracciavano nel buio una mischia di guazza- bugli torvi, come una battaglia di mostri combattuta tra il regno della morte e il regno dello spavento. In fine, diradate le tenebre e sedata la bufera, il cielo si andò spianando in una gran nuvola cenerognola; e nella gran selva terrestre i commovimenti della foresta si stacca-

vano come involucri dalle piante racchetate, e si trasformavano e concorporavano nelle membra di una moltitudine di animali massicci, più grandi degli alberi, che erano venuti fuori dal cozzo della terra e del cielo, ed empivano tutto di un formicolamento di vita immane, fervido come un'eruzione. E come un'eruzione, essi divoravano gli alberi; e poi si divoravano tra loro; e poi che si furono divorati, la terra ridivenne un deserto petroso, sul quale giaceva solitario il corpo dell'ultimo animale finito per mancanza di alimento.

Mi venne la curiosità di andare a guardarlo da vicino, tanto grandeggiava; e così mi accorsi che il mio luccicare si era tramutato in un corpicciuolo polposo e tenero, e che di granello di mica, che ero, mi ero fatto un embrione. Aspettai che cosa accadesse.

Accadde, che, mentre io germinavo e crescevo in pianticella, il ventre della carogna enorme si fendette, e ne uscì d'un balzo un bertuccione, il quale, balestrata in giro un'occhiata cupida, e scorto il verde delle mie giovani foglie, si diresse alla mia volta ridendo di un riso osceno che gli squarciava le mandibole; poi si fermò sulle quattro mani poco discosto da me, e si allungò col ventre come per misurarne la cupezza, e scosse e stese il collo come per assicurarsi della sua destrezza ad abboccare; e mi azzannò.

Oh!...

Mi svegliai di soprassalto; e tra per il ribrezzo rimastomi della bestia, tra per sentirmi prendere a una gamba e dare una tentennata, a tutta prima temetti che qualche fiera non mi avesse addentato per tirarmi giù dal masso; e mi levai sul gomito con un riscossone. Invece era una figura bizzarra, che di sotto mi guardava, tanto che, credendo di travedere, stropicciai gli occhi; ma per quanto schiarissi la vista, la sembianza che mi

(1) Fa parte di un volume (INSANIAPOLI) al quale il Ruta sta lavorando. Ario racconta ad Elio una delle avventure occorsegli nel suo pellegrinaggio attraverso il Nord-America, nell'Alaska.

stava davanti pareva quella del bertuccione spiccicata, se non che era un bertuccione incappucciato e inferraio-lato. Teneva impressi nelle fattezze il freddo e la fame, e le occhiaie incavate e nere gli accrescevano nelle pupille un fuoco di cupidigia indomita. Era un ceffo umano mangiato e smunto dal travaglio interno della concupiscenza. E con ansia di desiderio aggressivo mi domandò:

— Ne hai trovate?

Mi rizzai a sedere sul macigno, e dissi:

— Che cosa?

Allora vidi che l'uomo per arrivarci era montato su uno sgabello, che poco discosto erano ad aspettarlo molti altri simili a lui, dei quali egli doveva essere il capo; ed erano avviluppati in mantelli, e tristi in volto e infossati negli occhi, e sembravano un branco di scimmioni affamati e intirizziti, a cui un rigattiere avesse buttato per burla un fondaccio di panni di appestati. Erano grotteschi e sordidi tanto da far pietà, più che disgusto.

— Come che cosa? — insistè colui con impazienza stizzosa; — che fai qui? non sei venuto a cercarle?

Ed io: — Sono venuto qui a riposarmi un poco; non so d'altro.

Allora adirandosi bofonchiò: — Ti fai nuovo? Se neghi, vuol dire che ne hai trovate. Dicci dove, e spicciati. Qui non stiamo al nostro paese, e c'impipiamo della legge, che qui non ci arriva.

Compresi che i figure non erano in grado d'impiparsi anche della coscienza, perchè non l'avevano; onde mi appigliai al solo espediente che mi rimaneva, cioè mi stesi di nuovo sulla pietra, e gli voltai il dorso, dandogli a vedere chiaramente che io m'impipavo altrettanto della sua minaccia. Colui infatti rimase sconcerato, e tacque un poco, riflettendo al partito da prendere; poi diede una voce ai compagni, che accorsero a vuotarmi le tasche. C'era una forbice e un coltello. Delusi alla vista di queste cose, che essi giudicarono affatto inutili, vennero in tanta ira che erano in procinto di strapazzarmi, allorchè un grido tonante, scoppiato all'improvviso dalle viscere del macigno, li traboccò tutti al

suolo, dove rimasero incantati, esterrefatti dal portento, come un patriziato di signori sgomenti da una sommossa repentina di popolo. E il portento si palesò più intero e nuovo quando il monolito, parlando dall'interno con una gran voce barbata, tenne il seguente discorso:

« La mia memoria druidica, la quale mi tiene fisse nei gangli minerali le vicende di innumerevoli età, e la vostra condotta, o signori, si accordano nell'attestare la verità di questo fatto, che l'età dell'oro è l'età dei bruti. Voi, morsi dalla fame, trafitti dal gelo, irritati dal tormento di una ricerca senza successo, trascinate le ossa sulla traccia illusoria delle pepiti, e, tenuti ritti dalla rabbia ingorda dell'oro, eludete il ventre vuoto con una razione quotidiana di speranza quanto più fallace, altrettanto inesausta; poichè è sempre abbondante la messe che raccogliete ogni giorno sul campo della stessa speranza, campo immenso, rinnovato e ingrassato di continuo coi rifiuti della delusione, che voi gli profundete senza risparmio, e che manipolate col trattamento psichimico di una perdita sempre riperduta e con lo schianto di una meta senza mai meta. E calpestate la terra, la quale con gli urli senza orizzonti della sua solitudine vi domanda invano il solco e la sementa; e volgendovi stupidamente alle miniere aurifere, vi dimenticate che già vari secoli or sono quelli che nella Virginia scoprirono le povere patate, fiaccarono le corna a quelli che nel Perù scoprirono una fonte di gran ducatonì.

« Voi, o signori, avete avuta testè una gran paura; e siccome la paura è il primo nocciolo della coscienza, il senso del proprio esser poco o nulla, con o senza oro, al cospetto dell'immenso mondo, è evidente che sulle vostre carcasse insepolti cresceranno quelli che la avranno. Per la qual ragione, o signori, andate pure. È bene che siate delle bestie e che facciate delle bestialità; è bene che vi divoriate di bile e di cupidigia; è bene che ognuno riguardi nel compagno la vivente istigazione alla libidine del male, e lo tenga come la causa delle sue miserie; è bene che vi sbraniate l'uno con l'altro come cani e gatti cuciti nell'otre cieco delle vostre passioni;

è bene che imprechiate alla vita, e al destino che non volete confessare di esservi fatto; è bene che malediciate il mondo e che bestemmiate l'universo, che non avete voluto studiare e comprendere; è bene che i vostri pensieri e le vostre azioni vi appestino a voi stessi come lezzo di carogne; è bene che il vostro cervello, fuggendo dalle cose concrete, cada putrefacendosi in un verminaio di chimere; è bene che portiate ciascuno dentro di sé medesimo il proprio cadavere, strapazzato senza pietà dalla febbre furibonda del desiderio senza realtà; è bene che finalmente crepiate di dolore e di disperazione. Vi direi parole ancor più gravi, o signori, se non fossi persuaso che voi non ve ne fareste caso punto, come farete di queste; ma ricordatevi che io, salvo il caso di sommovimenti tellurici, sono immobile; e che perciò mi ritroverete sempre a questo posto, e per tutta l'eternità sempre qui fermo a ripetervi che siete voi i soli responsabili delle vostre malefatte, e voi i soli autori dei vostri mali; e che chiunque vi fingiate, sospeso in aria o sprofondato sotto terra, a cui accollare l'origine dei fatti vostri, è un arzigogolo inventato apposta per trovare il modo di scaricare plausibilmente sulle spalle di qualcun altro la bisaccia di magagne che portate dietro la schiena; e che, per quanto voi vogliate diruparvi in perdizione, la terra è buona, la vita è buona, il mondo è buono; e chi vede e proclama tutto brutto e tutto cattivo, è proprio lui il brutto e il cattivo! »

In questo modo il monolito ventriloquo pose termine al suo discorso, al quale avrebbe potuto muovere l'appunto di poca abilità oratoria solo uno, che non sapesse che le pietre sono naturalmente dure, tetragane e ingenue, cioè incapaci di tergiversazioni, e veritiere, schiette e taglienti come la cristallografia.

Intanto io mi ero messo a sedere sul dorso del macigno, per osservare a mio agio i cercatori di oro. Gli avventurieri non fecero motto. Usciti dallo stupore che li aveva colti sul principio, si erano raccozzati intorno al loro capo, e tacevano. Ma sui loro lineamenti aridi la pervicacia era incrudelita come una perfidia di istinto; e gli occhi cupi ardevano di un desiderio più

concentrato e ringhioso, e divenuto ormai implacabile come una spietatezza omicida. S'imbrancarono senza fiatare, si mossero battendo il suolo con un movimento macchinale delle gambe, tenendo il capo chino a terra con una fessezza stecchita, scrutando pietra a pietra con gli occhi intenti, steriliti come le tenebre.

Io corsi sulle loro orme, e vidi che dove i loro sguardi si erano posati, spuntavano spine. Accelerai il passo, li raggiunsi, mi allineai dietro a loro, cominciai a dire così:

— Ma dove andate?... Ma fermatevi qui; ma lavorate tutta questa terra, allevate gli animali, e poi lavorate i prodotti della terra e degli animali!... Ma c'è tanto da fare e stare allegri!... Dove andate? Riempirete il vostro stomaco vuoto con le pepiti? In verità, a voi occorrono delle pentole; e se voi ve le fabbricate di oro e di ducatonì, il prezzo delle patate nel cuore dell'inverno a quale altezza verrà a salire? E non vi torna meglio fabbricarvi le pentole magari di terra, come la pignatta della nonna, e farle piene colme di patate a buon mercato?

Nessuno rispondeva; solo quello che era in coda alla truppa si voltò un momento, mi allungò un calcio alla pancia senza parlare, e continuò la strada. Il dolore della percossa mi torse il capo indietro; e mentre guardavo in lontananza il macigno parlante, tutt'a un tratto un borborigmo sonoro, gorgogliandomi nel ventre indolenzito, mi ammonì, che pure il mondo è buono, perché è così fatto, che dove non ragionano i viventi, ragionano le pietre.

Intanto il drappello procedeva oltre, inferocito dall'ansia e dal digiuno, portato via dalla veemenza interna; e a poco a poco rimpiccioliva per la distanza. I capi incappucciati, chini alla terra, spiccavano netti sull'aria grigia, muti, protervi, irremovibili: e s'immersero nella scura e sterminata sconsolazione della steppa come nel tepore di una gioia; e piombarono nella cenere confusa dell'orizzonte e del nulla con la perseveranza ferma e la tenacità della virtù; e così il vizio e il deserto li inghiottirono. E dietro a loro correva una striscia di spine.

Perciò, quando vidi dileguare quei terribili esseri intabarrati, e li vidi spariti, io li sentii fratelli, e li amai.

Enrico Ruta.

Pour une cantatrice

A L. C.

Toi qui peux répéter, riant à ton miroir,
 Les paroles d'Hélène, et qui peux toujours dire :
 — Je reste la plus belle et je peux me revoir
 Chaque matin, plus digne encore de la lyre. —

Toi, le rythme, la voix, la ligne, le parfum,
 Tout le désir du monde et toute la lumière,
 Rien ne peut t'égaliser des chefs d'œuvre défunts
 Qu'Hellas a réveillé du Sommeil de la terre.

Le statuaire hésite et les peintres muets
 Comprennent que ton pied est plus haut que leurs cimes,
 Et frissonnant devant la reine que tu es,
 Les enfants ont pleuré d'une angoisse sublime.

O Lina, quel Orphée appelant les lions
 Courberait la forêt heureuse à ton passage,
 Ta robe apparue aux soirs de rébellion
 Ramène tout un peuple à son vieil esclavage.

Le visage charmant de lord Philipp Wharton
 Et les adolescents de Raphaël et ses prophètes,
 Le Jean de Léonard, ont des yeux moins profonds
 Que tes yeux purs d'enfant où meurent les poètes.

Lors que le vent latin te sculptait su le mur,
 Dans l'aube du péplos où rit la Tyndaride,
 Lorsque, nue, au miroir du labyrinthe obscur,
 Tu fais du front de Faust s'évanouir les rides,

Tu restes au dessus de l'adoration
 Et ne sentant jamais le poids des destinées
 Indifférente aux morts comme aux passions,
 O la plus belle encor des femmes qui sont nées!

Ernest Gaubert.

O, Love how wonderful !

It comes to me through all the ages past,
That Love undying that shall ever last;
The Shadow of the Cross I see once more,
And all the sin He gently suffered for.
O, Love how wonderful! that I should be
Heir to such Love, because Christ died for me.

It comes to me as in a sacred dream,
The revelation of that Life supreme;
How bright the Cross to shed such holy glow!
How vast the Love that man may rise from woe!
O, Love how wonderful! that I should be
Heir to such Love, because Christ died for me.

Fred. G. Bowles.

CONSEIL

(EXTRAIT DES « PRÉCEPTES »)

Ne te dépense pas en amours inutiles,
Ne les excuse pas par la toute beauté
De ces corps orgueilleux de leurs formes stériles,
Marbres d'où le cœur est ôté.

Tous les enivrements et toutes les caresses
Qui te font frissonner jusqu'au fond de ta chair:
Aveux balbutiés, doigts tremblants dans les tresses,
Evanouissement si cher!...

C'est sentir vainement; ces amours sont de cendre
Car l'avenir fécond n'y sème pas son fruit!...
Dans l'abîme sans fond c'est peu à peu descendre
Et s'anéantir dans la nuit.

Au plaisir consumant c'est voler en phalène
Qui croit dans un flambeau voir le jour reflourir,
Sur des fleurs sans pollen épuiser son haleine
Battre des ailes, puis mourir.

Jean Picard.

MÈRE!

Nos chambres de repos étaient proches voisines,
Avant d'aller dormir je l'embrassais sans bruit,
Un flot de gratitude inondait ma poitrine
Quand j'entendais son souffle exhalé dans la nuit.

Lorsque je m'attardais dans le travail nocturne
A poursuivre le vol de mes pensers fervents
Dans l'inquiet silence et l'effort taciturne
La chère voix montait: - « Viens dormir, mon enfant! » -

Je veille dans la nuit; je travaille et frissonne,
Et ma nuque fléchit comme un roseau brisé,
Mes pas dans la maison ne réveillent personne
Et personne ne dit qu'il faut me reposer.

Mais j'ai gardé ma place au pied de la colline,
Tout près d'Elle, et la Mort ne me fait plus frémir,
Puisqu'au dernier soir nos chambres seront voisines
Quand Elle me dira: - « Mon enfant, viens dormir! » -

Isabelle Kaiser.

“TOUTE LA LYRE.,

Henri De Régnier. — LES SCRUPULES DE SGANARELLE. — Paris; *Mercure de France, Editeur.*

Deliziosa commedia classica chiusa da una macchia di sangue. Don Giovanni Tenorio, cavaliere di Spagna, ne fa una delle sue. Ma anche questa volta egli sa farla così bene, che il suo tipo ne esce più che mai simpatico e trionfatore. L'illustre Poeta delle *Médailles d'argile* mostra, nella prefazione, qualche scrupolo riguardo la pubblicazione della Commedia: e, in epigrafe al volume, è scritto, quasi a togliere importanza al saggio drammatico: *Le théâtre aux chandelles*. Il lavoro invece è più che mai degno di tanto scrittore. Non si poteva meglio disporre lo spirito della commedia molieriana allo spirito del teatro moderno. Il tema della fiammante seduzione avventurosa, d'altronde a base di domestici mezzani, di padri e zii rammolliti e di fidanzati noiosi, è troppo umano ed eterno per non fornir sempre argomento ad una interessante figurazione scenica di tipi e di vicende. Poi che la commedia di Henri de Régnier è nata pel teatro e il teatro, malgrado i suaccennati scrupoli dell'autore, l'aspetta. I francesi vi troveranno tutta la loro squisita anima comica del secolo XVII e proveranno come una sensazione di voluttuosa frescura nel ritemprarsi di certe convulse vibrazioni nervose che il teatro psicologico moderno loro impone. Gl'italiani penseranno alla divina arte semplice del loro Goldoni e... perdoneranno all'autore la caustica incisività che egli ha dato al tipo di Leporello, un vero brigante della Sila posto al servizio di Don Giovanni. I caratteri di Geronte, di Anselmo, di Leandro, di Angelica e di

Dorina, ben che accessori sono tratteggiati con evidenza scultoria. Quelli protagonisti di Don Giovanni e di Sganarelle balzano innanzi agli altri, meravigliosi nella loro carne viva. La commedia ha bisogno urgente di essere rappresentata. L'immortale leggenda del Seduttore Spagnuolo è malgrado Mozart, sparita dalle nostre scene abituali ed a torto: essa è quasi all'altezza della leggenda di Faust e, certo, sta più in diretto contatto con la vita quotidiana, Henri de Régnier non poteva meglio contribuire all'esumazione d'una fantasia simile col suo genio di poeta abbeverato a tutte le sorgenti classiche e verso i più acuti vertici dell'avvenire.

Jules Romains. — LA VIE UNANIME. — Paris; *Editions de l'Abbaye.*

Poeta singolarissimo e di tipo affatto moderno, Jules Romains è un innamorato dell'umanità come fenomeno di complessione e di accordo psichico. Già nell'*Ame des Hommas* e nel *Bourg Régénéré* appariva marcata la sua tendenza a schizzare il profilo animistico della folla umana e il racconto ordinale della vita unanime. E il titolo dell'opera nuova ch'egli sta apparecchiando ci annunzia come lo sviluppo del suo tema sinfonico prediletto non sia finito ancora: *Les groupes dans la Ville*. Questa *Vie unanime* è un saggio perfetto di poema della psiche individuale e collettiva. La vita umana non è che un centro dotato da infinitesimali proiezioni verso una periferia. L'ombra monodica, movendosi, agita tutti i diametri dell'Universo e dal moto scaturisce la luce. Difficile troppo riesce definire lo spirito della poesia di Jules Romains che, pure, è forse la più

umana tra le poesie di quest'ultimi tempi. Sono versi che incatenano le più remote fibre dell'essere; versi, talora, quasi anatomici, che frugano dentro le viscere e danno, collo spasimo, la coscienza della carneficina salubre.

L'air qu'on respire a comme un goût mental.
L'air devient tendre car des larmes s'évaporent.

Versi come questi, danno un'idea dell'artefice. E bisognerebbe leggere l'*Église*, *La Ville*, *Le groupe contre la Ville*, *Moi en revolte*, per comprendere tutta la potenza e l'originalità del pensatore. Arte di un dinamismo sintetico eccelso e d'una squisitezza analitica infinita; un mondo di sensibilità e di meditazione svelato col più semplice e il più esatto degli strumenti metrici; tutti i problemi della vita toccati nel breve impeto lirico e dati, in forma di luce, alla coscienza; della divina tristezza intima e dell'eroico amore sociale; un poeta, insomma, che è veramente un Mondo ed al quale i Poeti debbono inchinarsi se vogliono credersi degni della Poesia.

Georges Lecomte. — L'ESPOIR. — Paris; *Fasquelle, Editeur.*

Romanzo a scena storica che inquadra uno dei periodi più interessanti della nuova Nazione francese: i primi passi della terza Repubblica sotto la presidenza di M. Thiers. L'opera ha per gl'italiani studiosi della storia moderna un valore eminentemente cronistico. I francesi vi troveranno sapientemente espresse e combinate le correnti politiche più pure che hanno determinato l'attuale regime di magnificenza ateniese. Il Lecomte è uno scrittore incisivo, un umorista di grande potenza, un rievoca-

tore impareggiabile di profili individuali e sociali. Nessuno meglio di lui saprebbe rendere quelle straordinarie crisi di nervi della Repubblica che, anche nei primi tempi, avevano la forza di scuotere il sonno dell'Europa e di far balzare, alla sommità tempestosa del cielo francese — come pupazzi scattanti a molla — le celebri maschere pretendenti di tutti i principi e di tutti i bravi generali del tempo. *Toute la lyre* politica vibra in questo Romanzo. Non per nulla esso reca ad epigrafe due fatidici motti rivendicatori di Victor Hugo e di Pasteur. *L'Espoir* è la speranza della futura grande rivincita latina. M. Thiers, col suo conservatorismo gelido e poco propizio a sollevare entusiasmi, è come un'ombra borghese sulla quale proietta lampi lo scintillio militare dell'uniforme di Mac-Mahon. Sui due, sta altissima la fronte solare di Gambetta. E con la politica, l'arte e la scienza hanno il rivolgimento spasmodico che rivela lo spirito della Patria anelanti i nuovi cieli. Pasteur, Charcot, Berthelot, Flaubert, Victor Hugo, Feuillet, Zola, Sardou, Goncourt, Meissonnier, Dupre, sono i nomi storici che il Romanzo evoca a lato dei nomi fanta-

stici e che sembrano accendere, per le pagine spesso grige del lungo racconto, altrettanti fuochi di gloria. Il libro si legge con una gioia, quasi direi, evangelica. Esso potrebbe figurare quarto ai tre colossali ultimi saggi sociologici dell'Autore di *Nanà*. È bello vedere lo spettacolo d'una letteratura che pensa anche alla Patria e che per essa spera « le merveilleux avenir du progrès de la raison publique. »

Clarice Tartufari. — IL VOLO D'ICARO. — Torino; Roux e Viarengo, Editori.

Dice la signora Tartufari, sul finire del racconto: « Che magnifico romanzo coll'ultimo brano della sua vita! Situazioni, tipi, lembi di dialogo, schizzi d'ambiente, luoghi, persone, visi colti di profilo, lo scenario superbo di Roma eterna.... E fissò il titolo del suo nuovo libro: *Il volo d'Icaro*. » Questa trovata finale di Luca Falteri, protagonista del Romanzo, sarebbe stato meglio, forse lasciarla nella penna. Il Romanzo non è affatto magnifico: e non avrebbe potuto esserlo. Il soggetto è tutt'altro che nuovo, le vicende assai poco interessanti e i tipi abbastanza sbiaditi, sia

visti di fronte che di profilo. Questa storia di un professore di liceo, poeta, autore di liriche, di tragedie sublimi, rivelato in virtù della momentanea compiacenza d'un critico illustre dai capegli grigi al quale la bella moglie del professore si è rivolta in uno slancio di adorazione coniugale con tutto il prevedibile seguito di tragici ripicchi da parte del critico, cui la moglie, coraggiosa ma onesta, non si concede, è roba che può anche dirsi di tutti i tempi ma non tale da consentire la possibilità del *Romanzo magnifico* cui l'autrice si illudeva evidentemente di creare. Qualche descrizione d'ambiente romano può dirsi carina: non mancano alla signora Tartufari la snellezza del periodo e la lucidità dello stile. Ma, insomma, il suo Romanzo, specie quando si diffonde a narrare il soggetto della tragedia indiana composta dal professore di liceo (brava gente, questi signori, ma lasciamoli sui banchi ad insegnare) mi ha tutta l'aria ingenua che, nelle donne, piace.... fino ai quindici anni. Qualche tipo, però, intorno al protagonista, insoffribile, è tratteggiato con fine umorismo e logica visione umana.

Paolo Buzzi.

POESIA ha pubblicato i medaglioni di G. Carducci, G. Pascoli, della Comtesse de Noailles, di G. Marradi, Gustave Kahn, A. Colautti, Henri de Régnier, Térésah, Vielé-Griffin, S. Ferrari, Paul Fort, Ada Negri, Francis Jammes, Gian Pietro Lucini, Arno Holz, Domenico Oliva, Emile Verhaeren, Camille Mauclair, Edmondo De Amicis, F. T. Marinetti, Carlo Dossi.

POESIA pubblicherà i medaglioni di Jean Moréas, Gabriele d'Annunzio, Edmond Rostand, A. Boito, Mæterlinck, Catulle Mendès, L. Tailhade, Léon Dierx, Jean Dornis, Jane Catulle Mendès, Rachilde, Jules Bois, A. Mockel, Saint-Pol-Roux, P. Claudel, J. Richepin, Auguste Dorchain, Remy de Gourmont, Lucie Delarue-Mardrus, V. Aganoor, F. Chiesa, D. Tumiati, H. Vacaresco, A. C. Swinburne, Arthur Symons, W. C. Yeats, Fred. Bowles, R. Dehmel, S. Rueda, E. Marquina, Ruben Dario, Rapisardi, Stecchetti, Angiolo Orvieto, Francesco Pastonchi, E. A. Butti, Diego Angeli, Francesco Gaeta, Di Giacomo, C. Pascarella, G. A. Cesareo, G. Cena, A. Baccelli, E. Moschino, D. Gnoli, Trilussa, G. Bertacchi.

L'abbonamento a "POESIA,, rimborsoato

L'abbonamento annuo a "Poesia,, (Lire 10 per l'Italia, 15 per l'Estero) è interamente rimborsato dai doni seguenti:

- L'Esilio** — Prima Parte: VERSO IL BALENO; romanzo di Paolo Buzzi, Vincitore del I.º Concorso di "Poesia,, (elegantissimo volume di 300 pagine con copertina a colori di Enrico Sacchetti) - Edizioni di "POESIA,, L. 2,—
- Parte Seconda: SU L'ALI DEL NEMBO (elegantissimo volume di 300 pagine con copertina a colori di Enrico Sacchetti) — Edizioni di "Poesia,, L. 2,—
- Parte Terza: VERSO LA FOLGORE (elegantissimo volume di 500 pagine con copertina a colori di Enrico Sacchetti) — Edizioni di "Poesia,, L. 2,—
- L'incubo velato** — versi di Enrico Cavacchioli, Vincitore del II.º Concorso di "Poesia,, (elegantissimo volume stampato su carta di Fabriano, con copertina a colori di Romolo Romani) — Edizioni di "Poesia,, L. 3,50
- Bianco amore** — poema di Guido Verona (elegantissimo volume stampato su carta di Fabriano) — Edizioni di "Poesia,, L. 3,50
- Giovanni Pascoli** — studio critico di Emilio Zanette, Vincitore del III.º Concorso di "Poesia,, (elegantissimo volume con maschera disegnata da Romolo Romani) — Edizioni di "Poesia,, L. 3,50

D'IMMINENTE PUBBLICAZIONE:

- Il verso libero** — studio critico di Gian Pietro Lucini (elegantissimo volume di 500 pagine con acquaforte di Carlo Agazzi) — Edizioni di "Poesia,, L. 5,—
- Le conchiglie d'oro** — liriche di Paolo Buzzi (elegantissimo volume in carta di Fabriano) — Edizioni di "Poesia,, L. 3,—
- Le ranocchie turchine** — liriche di Enrico Cavacchioli (elegantissimo volume in carta di Fabriano) — Edizioni di "Poesia,, L. 3,—

"POESIA,, esce regolarmente ogni mese.
 Ogni numero costa in Italia Lire 1,— all'Estero 1,50

EDITIONS DU "MERCURE DE FRANCE, - PARIS



LE ROI BOMBANCE

tragédie satirique de F. T. MARINETTI

MERCURE DE FRANCE

PARIS - 26, rue de Condé - PARIS

SEIZIÈME ANNÉE - Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois - SEIZIÈME ANNÉE

Directeur: Alfred Vallette

LA RÉNOVATION ESTHÉTIQUE

(QUATRIÈME ANNÉE)

Rédacteurs en chef: EMILE BERNARD, LOUIS LORMEL, ARMAND POINT

*Paraissant le premier de chaque mois sur 56 pages imprimées avec luxe,
formant par an deux magnifiques volumes de 336 pages.*

ABONNEMENT: France et Etranger, **10** francs par an
12, Rue Cortot, PARIS (XVIII.^e)

LA TOISON D'OR

2.^e ANNÉE

ON SOUSCRIT à la Rédaction: MOSCOU, Norvinsky boulevard, maison Rogofine; PARIS, Union des artistes russes, 25, boulevard Montparnasse; H. FLOURY, Boulevard des Capucines; HACHETTE, 79, Boulevard St. Germain.

Prix d'abonnement pour l'étranger: 55 francs.

Prix du numéro: 6 frs. Le Directeur: NICOLAS RIABOUCHINSKY.

Românul

POLITIC - LITERAR - RELIGIOS

Redactia si administratia:
Strada Lucaci, N. 10 - Bucarest

"PAN",

REVUE LIBRE

Directeur: JOËL DUMAS

MONTPELLIER - Rue de l'Observance, 10

LE FEU

REVUE MENSUELLE - QUATRIÈME ANNÉE

Directeur: EMILE SICARD

Administration - Rédaction:
2, Boulevard Mérentié - MARSEILLE

VERS ET PROSE

PARIS — 18, Rue Boissonade

Directeur: Paul Fort

LE BEFFROI

NOUVELLE SÉRIE (8^e ANNÉE)

ART ET LITTÉRATURE MODERNES

Revue du Nord de la France & de la Belgique

PARAISANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

LÉON BUCQUET, Directeur - Rue de la Rondelle, 4 - ROUBAIX

LA BALANCE

(VIÉSSY)

REVUE RUSSE DE LITTÉRATURE ET D'ART

1908 - CINQUIÈME ANNÉE

Prix d'abonnement pour l'Union Postale: **18 fr. par an.**

Directeur: SERGE POLIAKOFF

Bureau: Moscou, Place du Théâtre, Métropole, 23.

V I R

Rivista di Idee ed Arte

DIREZIONE: Via Dante Alighieri, 14
FIRENZE

La Phalange

Directeurs: JEAN ROYÈRE - JULIEN OCHSÉ

6, Villa Michon (Rue Boissière)
PARIS

RENACIMIENTO

Director: G. MARTINEZ SIERRA

Velasquez, 76 = MADRID

BISHOP
E. SANSOT ET CIE. EDITEURS. - PARIS

VIENNENT DE PARAÎTRE:

La Ville charnelie

POÈMES LYRIQUES

DE

F. T. MARINETTI

Prix: 3 fr. 50

Les dieux s'en vont, D'Annunzio reste

ÉTUDE CRITIQUE

DE

F. T. MARINETTI

illustrée par le peintre UGO VALERI

Prix: 3 fr. 50

Prezzo del presente fascicolo: Lire 1.-